This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

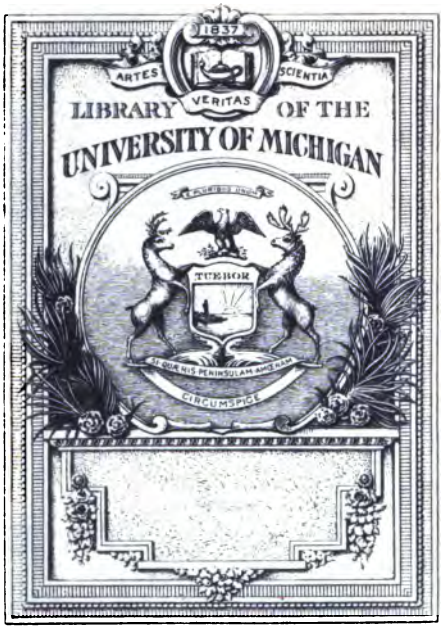
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 774,221

Librairie Ancienne et Moderne
H. DAUTHON
8, Rue des Beaux-Arts



848
G33s

SAINCLAIR,

OU

LA VICTIME

DES SCIENCES ET DES ARTS.

SOUS PRESSE.

Alphonse, ou le Fils naturel. 1 vol. in-8°;
par madame de Genlis.

Genlis, Stéphanie Félicité Ducre... de Saint-Aubin, comtesse de, afterwards marquise de Sillery

SAINCLAIR

OU

LA VICTIME

DES SCIENCES ET DES ARTS,

NOUVELLE

PAR Mme DE GENLIS.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE, RUE DES GRANDS AUGUSTINS, N° 9.

M. DCCCVIII.

Rom Ling
Dauthon
4-27-27
1765

SAINCLAIR,

OU

LA VICTIME

DES SCIENCES ET DES ARTS.

Toujours des lectures, s'écrioit avec humeur le jeune Sainclair; toujours des vers et de la musique, toujours des dissertations savantes, et jamais un instant de conversation. Oui, mon cher Duval, ma patience est à bout; je n'y puis plus tenir! Quoi? reprit Duval, toi qui as fait de si bon-

nes études, et qui m'as toujours montré tant de goût pour les beaux arts, comment ne sais-tu pas apprécier le bonheur d'avoir une famille si distinguée par l'esprit et par les talents?—Eh bien, mon ami, il n'existe pas dans toute la ville de Toulouse un intérieur de maison plus mortellement ennuyeux que celui-ci.—Combien tu m'étonnes! tu sais que lorsque nous étions au college, nous avions l'un et l'autre à cet égard une opinion bien différente; tu répétois toujours qu'il étoit bien heureux pour un orphelin d'avoir le baron d'El-

bacle pour oncle et pour tuteur. — J'aime et je révère mon oncle, et je ne puis parler de mes petits chagrins particuliers qu'au compagnon de mon enfance et de ma première jeunesse, et à mon meilleur ami. Je n'ai même pas cru devoir me permettre, durant notre longue séparation, de t'en dire un seul mot dans mes lettres; ainsi c'est moins une confidence volontaire que je te fais, qu'un aveu que tu m'arraches. — Mais n'es-tu pas amoureux de ta cousine? Ce mariage seroit si convenable; ton oncle le désireroit...—Sans doute, au fond j'ai

de l'inclination pour Clémence... — En effet, elle est si charmante!... — Oui, pour les étrangers... — Comment? — Mon ami, elle a dans cette ville une brillante réputation à soutenir; elle ne songe qu'à l'augmenter; si tu savois combien cette ambition rend une femme insupportable dans l'intérieur d'un ménage! Par exemple, elle te charme dans un concert lorsqu'elle chante et qu'elle joue du piano, tu jouis alors du fruit du travail, et moi j'ai supporté tout l'ennui de l'étude. J'ai entendu, pendant des jours entiers, déchiffrer et barbouiller,

et répéter sans fin l'arriette qui te ravit... D'ailleurs, mon ami, personne ici ne cause; on étudie, on disserte, on récite. — Mais le frere de Clémence, ton cousin Ovide, est un si bon garçon!... — Oui, grace au ciel, il n'a jamais pu sentir la mesure d'un vers, malgré le nom fameux qu'il reçut en naissant, mais ils en ont fait un botaniste; en outre, c'est le plus impitoyable joueur de violon!... et nous couchons dans la même chambre. Figure-toi qu'il m'est impossible de lire ou d'écrire une heure de suite, avec ce maudit violon dans

l'oreille. Si le matin avant de dîner, je descends dans le salon, j'y trouve Clémence à son clavecin et tout occupée de sa musique, ou bien elle est enfermée dans sa chambre pour composer sans distraction l'air et les paroles d'une romance; ma tante, de son côté, fait des traductions et des romans; mon oncle, enseveli dans son cabinet, médite profondément sur l'antiquité. Pendant ce temps j'erre tristement dans la maison. Enfin on se rassemble pour dîner; les convives, tous beaux esprits, arrivent; on parle littérature; chacun ne songe qu'à

briller; on ne trouve dans ces entretiens ni variété, ni naturel, ni gaieté. Je sais d'avance tout ce qu'on dira, tous les compliments mutuels qu'on se fera, tous les traits satiriques qui seront lancés contre les auteurs dont on envie les succès. En sortant de table, communément, Ovide et moi, nous disparoissons pour aller nous promener. En fuyant le bel esprit je suis poursuivi par la science. J'ignore s'il est vrai qu'Ovide soit, comme on le prétend, le plus grand botaniste du Languedoc; mais je puis assurer qu'il en est certainement le plus

impétueux. Rien ne l'arrête; il grimpe jusqu'au sommet des arbres pour arracher un lichen qui le tente, il gravit les montagnes, il se précipite dans les marais, il m'y entraîne. Hier, il pensa me noyer dans un étang; il s'agissoit de conquérir un nénuphar le plus commun du monde, mais qu'il prenoit de loin pour le *lotus* des anciens... Essoufflé, couvert de limon, harassé, excédé, je rentre, et c'est pour assister à des lectures!... Des fragments traduits de l'anglais par ma tante, des digressions savantes de mon oncle, des vers de ma cousine...

Ovide, en sa qualité de botaniste, a l'heureux droit de s'endormir impunément; mais on exige de moi une attention soutenue. Il faut vaincre le sommeil, étouffer les bâillements, cacher l'ennui. Il faut écouter!... Voilà ce que ma tante appelle nos petites réunions de famille...— Ton oncle a réellement un profond savoir, du moins on peut s'instruire en l'écoutant...— Mon oncle est sans doute un savant très érudit et très laborieux; mais croirois-tu qu'après quarante ans d'études, il n'a pas encore eu l'idée que l'application utile de la science

doive être comptée pour quelque chose? Tout travail lui paroît admirable, lorsqu'il n'est possible de le faire qu'en sachant parfaitement le grec et le latin. Tout ouvrage est solide à ses yeux, lorsque toutes les pages en sont chargées de citations grecques et latines. Quel éloge dans la bouche de mon oncle que ces paroles: Cet homme connoît bien l'antiquité; cela veut dire, cet homme est rempli d'esprit, de goût, et de génie... Que penseroit-on d'un architecte qui, sur des fondements de pierre et de marbre, ne bâtiroit qu'un édifice

de paille et de roseaux? Tels sont la plupart des savants, tel est sur-tout mon oncle. Quels écrits a-t-il publiés? Des réflexions sur le *Thau* des Egyptiens (il s'agit de savoir si ce Thau étoit ou n'étoit pas une clef); un discours sur l'*aorasie*, c'est-à-dire l'invisibilité attribuée par la fable aux dieux du paganisme. Une dissertation sur le *nectar* et *l'ambrosie*. Une autre dissertation sur la statue du gladiateur qui, selon lui, ne représente pas un gladiateur, etc., etc. Je crois qu'après avoir traité tant de graves sujets, il pense avoir épuisé tout ce que

l'antiquité peut offrir de plus important; car depuis quelque temps il se rabat sur le moyen âge; il nous a lu, ces jours-ci, deux traités, l'un sur les *monnoies bractéates*, et l'autre sur les *reines pédauques*. — Les reines pédauques!... et sur quel peuple ont-elles régné? — Ignorant, comment ne sais-tu pas que les *reines pédauques* sont des statues gothiques qui représentent des femmes dont l'un des pieds finit en forme de patte d'oie? — Où voit-on cela? — Au portail de quelques vieilles églises. On a beaucoup écrit pour expliquer

cette bizarrerie, et mon oncle, après bien des veilles et des recherches, s'est hautement déclaré pour ceux qui reconnoissent dans cette figure là reine sainte Clotilde.... — Il croit que sainte Clotilde avait des pattes d'oie? — Il ne voit dans ces pattes que des symboles de vigilance. — Pauvre Sainclair! en effet, d'après ce tableau de famille, je conçois que ta journée ne s'écoule pas d'une maniere fort agréable. Quoi! jamais d'entretiens familiers, jamais d'effusions de cœur?.... — Eh! mon dieu, je ne puis me plaindre de

leurs sentiments, on me parle avec toute franchise, mais on n'est occupé que du desir de se faire un nom, et la confiance la plus intime ici ne peut jamais dévoiler que les craintes, les espérances, et les illusions de l'amour-propre. — Cependant Clémence a du penchant pour toi, j'en suis certain. — Je le crois aussi, mais j'ai un rival bien redoutable.... — Et qui donc? — Versillac. — Un pédant ridicule; le jeune homme le plus dénué d'agréments, et le plus ennuyeux?.... — Mais il vient de remporter aux jeux floraux un prix de poésie.

Ce n'étoit point sans raison que Sainclair redoutoit un rival qui venoit d'obtenir la violette d'or; objet, depuis plusieurs siecles, d'une si vive émulation pour tous les jeunes poëtes toulousains. Clémence, au fond, aimoit Sainclair; cependant la gloire littéraire étoit à ses yeux d'un tel prix qu'elle ne croyoit faire qu'une action noble et raisonnable, en lui sacrifiant son inclination et ses engagements. Sainclair étoit aimable et vertueux, mais elle lui trouvoit tant de défauts inexcusables! Il écoutoit si froidement les produc-

tions les plus charmantes ; il étoit si peu susceptible d'enthousiasme pour les vers ! D'ailleurs que pouvoit-on attendre d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui, avec de l'esprit et de l'instruction, n'avoit pas encore fait imprimer une seule page ; tandis que Versillac, du même âge, avoit déja recueilli ses *œuvres*, en rassemblant ses madrigaux, ses fables, ses énigmes, ses charades, et ses épîtres, dispersées dans plusieurs journaux, et sur-tout dans l'Almanach des Muses. Enfin il n'étoit que trop présumable que Sainclair, avec son insouciance et sa

paresse ne deviendroit jamais un personnage célebre; ainsi Clémence, autorisée par ses parents à choisir un époux, étoit au fond du cœur décidée en faveur de Versillac; et sa mere, qui n'aimoit point Sainclair, la fortifioit chaque jour dans cette résolution.

Cependant, Sainclair, malgré sa pénétration et ses craintes, conservoit beaucoup plus d'espérance qu'il n'en montroit à son ami. Le baron d'Elbac, en autorisant formellement l'inclination mutuelle de sa fille et de son neveu, leur avoit dit à la

vérité qu'ils ne devoient pas se regarder l'un et l'autre comme irrévocablement engagés, parce-qu'il vouloit qu'ils eussent le temps de faire à cet égard les plus sérieuses réflexions; mais Clémence avoit fait à Sainclair l'aveu de son sentiment, et il ne connoissoit pas encore tout le pouvoir de l'amour-propre; c'est une chose que l'expérience seule peut apprendre aux gens modestes et sensibles. Sainclair prit la résolution de cacher à Clémence ses inquiétudes et sa jalousie, persuadé que le meilleur parti étoit de montrer une con-

fiance sans bornes et une parfaite sécurité. Dans ces entrefaites, l'ami de Sainclair reçut de Paris une lettre qui l'embarrassa beaucoup, et qu'il s'empressa de communiquer à Sainclair. On lui mandoit que l'on sollicitoit pour lui un emploi honorable et lucratif, et l'on ajoutoit que cette grace dépendant d'un homme en place, passionné pour la littérature, ne seroit accordée qu'à celui qui remporteroit le prix proposé par l'académie. Eh bien, dit Sainclair, c'est l'éloge d'un grand homme, il faut le faire. Te moques-tu, reprit Duval. — Point

ge que dans l'espoir de t'être utile, donne-moi ma récompense en y mettant ton nom. A cette proposition Duval se récria avec toute la chaleur que peut inspirer une juste délicatesse. Cette espece de tromperie, reprit Sainclair, est sans doute une indigne action, quand elle est produite d'un côté par un intérêt mercenaire, et de l'autre par une vanité puérile. Mais tous les dons de l'amitié sont honorables; il ne s'agit point ici d'amour-propre, tu n'as pas l'ambition de conquérir une palme académique, tu desires obtenir une place que tu rempli-

rois avec honneur, et qui te mettroit au rang des citoyens utiles. s'est-on jamais fait scrupule en affaires de signer un mémoire rédigé par un autre, toutes les fois qu'on n'a pas eu la capacité de le faire? Je te propose une supercherie beaucoup plus innocente, car tu n'aurois besoin du secours de personne, s'il ne falloit montrer que l'instruction nécessaire pour bien exercer l'emploi que tu vas solliciter; on a la bizarrerie de ne demander que des talents tout à fait étrangers à cet emploi, ce n'est pas tromper que satisfaire au caprice, quand tu possedes

tout ce que la raison pourroit exiger. — Mais comment pourrois-je recevoir les éloges que cet ouvrage m'attireroit? — Comme tous les auteurs devroient recevoir les compliments qu'on leur fait, avec embarras, et en tâchant de les abréger. — Non, je ne me résoudrai jamais à te dérober la célébrité que cet ouvrage te donneroit. — Mon ami, ne crois donc pas que la célébrité littéraire puisse s'acquérir si facilement. Pour se faire un beau nom, parmi tant de noms estimables et brillants, un premier effort, quelque heureux qu'il

puisse être, ne suffit pas, il faut consacrer sa vie à l'étude: ce dévouement est au-dessus de mes forces. Mes goûts et mon caractere m'en rendent absolument incapable, ainsi je n'obtiendrai jamais une grande réputation. — Mais songes-tu que ce seul succès décideroit Clémence en ta faveur? — Je n'épouserai jamais une femme qui se donneroit à moi par vanité. Si Clémence est capable de sacrifier à son goût pour la célébrité l'homme qu'elle aime depuis son enfance, sois certain que je ne la regretterai pas. Sainclair fit beaucoup d'au-

tres raisonnements qui déterminerent Duval à recevoir l'ouvrage et à le donner comme sa propre production. Peu de jours après Duval partit pour Paris, il envoya l'éloge historique à l'académie, et il reçut le prix d'une voix unanime. Ce succès, qui eut beaucoup d'éclat, fit sa fortune; il obtint la place que ses amis sollicitoient pour lui. Alors transporté de joie et de reconnoissance pour son ami, il demanda un congé de deux mois, afin d'aller à Toulouse lui faire part de son bonheur. Le lendemain de son arrivée à Toulouse, le

frere de Clémence lui dit en confidence que sa sœur étoit entièrement décidée à épouser Versillac, et qu'elle le déclareroit incessamment. A cette nouvelle, Duval crut devoir agir à l'insu de son ami. Il obtint de Clémence un entretien particulier. Un homme qui venoit de remporter un premier prix décerné par la premiere académie du royaume, devoit être favorablement écouté. Clémence avoit pris pour lui la plus haute estime; elle le reçut dans son cabinet de musique, et là, Duval commença par exiger d'elle un secret inviolable sur ce

qu'il alloit lui dire, en ajoutant qu'il desiroit sur-tout que Sainclair ne sût jamais l'aveu qu'il alloit lui faire. Ce début émut et surprit beaucoup Clémence; elle imagina que Duval alloit lui faire une déclaration d'amour, et calculant rapidement que la célébrité acquise à Paris est infiniment plus glorieuse que la plus brillante renommée de province, elle méditoit déja confusément une rupture avec Versillac, lorsque Duval lui déclara sans détour que Sainclair étoit le véritable auteur du discours qui venoit d'être couronné à Paris. Maintenant,

poursuivit-il, préférerez-vous un pédant sans génie à l'homme modeste et généreux qui possède un tel talent?... A ces mots Clémence, gardant le silence, parut réfléchir; ensuite, prenant la parole, oui, dit-elle en soupirant, je n'en suis point surprise, Sainclair a pu vaincre sa paresse pour l'amitié, il n'en feroit pas tant pour la gloire!... — Enfin n'êtes-vous pas charmée de ce discours?... — Ah! sans doute, mais on ignorera toujours qu'il en est l'auteur!..... Ce mot découvroit une profondeur de vanité qui révolta Duval, il se leva, et pre-

nant brusquement congé de Clémence, il disparut.

Clémence épousa Versillac; elle fut enivrée de gloire le jour de ses noces; on épuisa dans les *épithalames*, et dans les couplets chantés à table, toutes les allusions, sinon les plus neuves, du moins les plus flatteuses que l'on puisse tirer de la mythologie. Clémence fut comparée à Sapho, aux Muses, dont elle réunissoit tous les talents; son heureux époux fut désigné sous le nom de Pindare, et même sous celui d'Apollon. On ne manqua pas d'appeler sa mere *Minerve*. La fable n'offrant

point d'antiquaires, de commentateurs, et de glossateurs, l'éloge du baron présentoit plus de difficultés; mais comme il étoit vieux, presque aveugle, et qu'il savoit parfaitement le grec, on en fit un Homere. Le jeune Ovide d'Elbach fut traité plus légèrement, cependant on lui dit que s'il n'eût pas surpassé Tournefort et Linné, il auroit eu tout le talent du poëte dont il portoit le nom.

Ces vers ingénieux causerent à Clémence le plus vif attendrissement: quels titres d'immortalité!... Toutes ces louanges devoient être imprimées dans l'Al-

manach des Muses, et même dans le Mercure; on alloit connoître à Paris tous les merveilleux talents de cette illustre et savante famille... Au milieu d'un tel triomphe, comment se repentir d'avoir sacrifié le penchant de son cœur à la gloire?

Cependant Sainclair, beaucoup plus indigné qu'affligé, partit pour Paris avec Duval. Pendant la route, les deux amis s'entretinrent de leurs projets pour l'avenir. Sainclair dit qu'il étoit décidé à se marier promptement; mais certainement, ajouta-t-il, je n'épouserai point une femme

célebre. Je veux une jeune personne, douce, aimable, modeste, qui n'ait aucun talent brillant, et par conséquent aucune prétention *à la gloire;* cela ne sera pas bien difficile à trouver. Il ne faut pas croire, reprit Duval, que ce soit une chose aussi commune que tu l'imagines. Nous sommes parvenus à un tel point de *perfectibilité*, que chacun à Paris a son genre de réputation plus ou moins étendue; toute femme est citée avec un éloge particulier ou dans sa société, ou dans son quartier, ou dans la ville entiere. — Je n'épouserai

que celle dont on ne parlera point du tout. — Voilà une idée gothique, et tout-à-fait passée de mode. — Je veux vivre obscurément dans mon intérieur, dans un petit cercle, et beaucoup à la campagne. Je veux être heureux dans mon ménage. Que ferois-je d'une femme célebre ? quand je serois malade et qu'elle me soigneroit, je croirois qu'elle prépare un article pour un journal (car ne recueille-t-on pas tous les beaux traits des personnes vivantes).

Oui, et des traits qui naturellement devroient être si complètement ignorés qu'il est permis

de soupçonner que les héros et les héroïnes ont l'obligeance de fournir à leurs historiens ces matériaux secrets. — Que ferois-je donc d'une telle femme? Je frémirois quand je la verrois écrire. Je soupçonnerois toujours un roman sur le tapis. Je voudrois que ses talents ne servissent qu'à l'agrément de sa famille, je voudrois que ses aumônes fussent secrettes; je lui dirois que la publicité dans ce genre ne convient qu'aux personnes d'un rang éminent, qui sont faites pour donner de grands exemples.... — Cependant, mon ami, la célébrité a ses

avantages, on pourroit aujourd'hui, comme les princes, se marier par procuration ; la réputation des femmes fait connoître tout leur mérite, et lorsqu'elles sont jolies on a leurs portraits au Salon, et même on a pu examiner leur figure entière très légèrement drapée. Enfin, si l'on a le malheur de perdre une femme célèbre, on jouit du plaisir de la voir renaître et briller sur les théâtres avec Mlles Fanchon, Sophie Arnould, Julie, etc. L'on a la consolation de lire son éloge dans les journaux et dans les dictionnaires historiques. — Tout

cela ne me séduit pas, je veux découvrir et choisir celle qui recevra ma foi, je ne veux pas que la renommée me l'indique — En cherchant une femme à la fois aimable et obscure tu ne trouveras que des petits monstres de laideur et de bêtise. Sainclair prit ce discours pour une plaisanterie, il conçut par la suite qu'il n'étoit pas tout-à-fait dépourvu de vérité.

Duval demeuroit à Paris, chez ses parents; mais la place qu'il venoit d'obtenir l'obligeant à chercher un appartement plus spacieux; il fut convenu qu'il

prendroit, avec Sainclair, une maison à la Chaussée-d'Antin. Sainclair, en attendant, fut se loger dans une auberge. Il arriva le soir, il étoit fatigué, ayant passé les deux nuits précédentes, et il se hâta de se coucher. Il alloit s'endormir, lorsqu'il entendit à travers le mur de son alcove des cris aigus, et tous les accents de la douleur et de la plus violente colere. Il écoute, et d'après quelques mots entrecoupés qu'il recueille, il juge qu'il a pour voisin un malade dans le délire d'une fievre chaude. Sainclair espere qu'un accès si terrible épuisera

bientôt les forces du malade, et que l'accablement va succéder à cette véhémente frénésie; mais il fut cruellement trompé dans son attente. Les éclats de voix, les gémissements, et tous les élans de la fureur et de la rage se prolongerent jusqu'à cinq heures du matin; alors le bruit cessa tout-à-coup. Sainclair imagina que l'infortuné malade succomboit à la violence de cet état affreux, et qu'il venoit d'exhaler son dernier soupir, il lui souhaita de bon cœur le repos éternel en pensant que lui-même alloit enfin en goûter un de quelques

heures. Dans cet instant l'auberge retentit du son éclatant d'une clarinette, et le joueur matinal de cet instrument se trouvoit malheureusement logé dans un cabinet qui touchoit à la chambre de Sainclair; forcé de renoncer au sommeil, le pauvre Sainclair se leva, bien décidé à changer de logement. Il apprit que l'homme qu'il avoit cru malade d'une fievre chaude, se portoit parfaitement bien, et étoit un jeune acteur qui devant débuter le lendemain dans la tragédie d'Andromaque, avoit répété les fureurs d'Oreste, durant la plus

grande partie de la nuit. Sainclair, maudissant plus que jamais les beaux arts, se promit de quitter le jour même le quartier bruyant du palais royal. Il se rappela qu'un homme de robe de ses parents lui avoit offert de le loger, il l'avoit refusé, parceque cet homme grave et taciturne étoit mortellement ennuyeux ; mais en réfléchissant qu'après tout on doit bien dormir où l'on s'ennuie, Sainclair trouva que pour le moment ce logement au Marais, près de l'Arsenal, lui convenoit mieux que tout autre. Du moins, dit-il, je serai là tranquille ; mon hôte ;

occupé d'études sérieuses, et renfermé dans son cabinet, ne troublera pas mon repos. Rempli de cette douce idée, Sainclair, après le dîner, se rendit dans la rue Neuve St.-Paul, chez le président de ***, qui parut charmé de le recevoir. A huit heures et demie on servit un petit ambigu. Vous voyez, dit le président, je vis comme nos peres; il y a trois cents ans que dans ma famille on soupe à cette heure-ci... — Et j'espere aussi, reprit Sainclair, que vos sages ancêtres se couchoient toujours en sortant de table? — Précisément, et c'est

aussi ma coutume. — Ah! que cela est vertueux!... — Oui, oui, vertueux, voilà le mot. Avec cette habitude les mœurs sont toujours parfaites. On n'est ni joueur, ni dissipé; on ne va pas perdre son temps aux spectacles; on a de longues matinées, et l'on suffit à tout.

Sainclair admira beaucoup ces maximes, sur-tout en allant se coucher à neuf heures: il se mit au lit en donnant l'ordre de n'entrer le lendemain dans sa chambre qu'à midi. Il étoit enseveli dans le plus profond sommeil, lorsqu'au point du jour il fut ré-

veillé en sursaut par le bruit effrayant de la plus terrible explosion. Sainclair ne douta pas que le magasin à poudre de l'Arsenal n'eut sauté; saisi d'épouvante, il se jette à bas de son lit en déplorant les malheurs que cet accident a dû causer dans le quartier. Il sortit précipitamment de sa chambre; après avoir parcouru rapidement le corridor, il aperçut du haut de l'escalier le président en robe de chambre, qui vint à lui en disant: Rentrez, rentrez, l'explosion est faite, tout est fini pour aujourd'hui. — Comment pour aujourd'hui?

— Oui, par la sottise de mon valet de chambre... — Quoi! c'est votre valet de chambre qui est cause.....? — Que cela ne vous fâche pas, on recommencera demain pour vous..... — Voilà une jolie espérance! mais de grace de quoi parlez-vous? — D'une expérience de chimie la plus belle, la plus curieuse!... La détonnation a été terrible, n'est-ce pas? — Ah! vous êtes chimiste!... — C'est là mon unique passion. Je comptois vous donner le divertissement de cette superbe expérience. Je me faisois un plaisir de vous causer une petite sur-

prise... — Vous m'en avez causé une très grande, je vous assure... — Mais, je vous le répete, vous n'y perdrez rien, je vous la promets pour demain matin à la même heure, prenez patience. — Cela n'est pas facile. Mais dites-moi, monsieur le président, croyez-vous que vos ancêtres se couchassent à huit heures du soir pour faire des expériences de chimie dès l'aurore?... — Oh! point du tout, c'étoit tout bonnement pour aller au Palais à cinq heures du matin, mais songez qu'alors la chimie étoit dans l'enfance, et que.... Sainclair n'en-

tendit pas la suite de ce raisonnement, il étoit si en colere qu'il tourna brusquement le dos au président, il regagna promptement sa chambre, en s'écriant: Allons les sciences et les arts seront éternellement conjurés contre moi!....

Sainclair, pour échapper à l'expérience de chimie, avoit le projet de s'évader dans la journée, mais tant de fatigue et de contrariétés lui donnerent un si violent accès de fievre, qu'il fut obligé de se remettre au lit. Il envoya chercher un médecin très à la mode alors, dont il avoit

entendu parler, même à Toulouse. Le docteur arrive, il entre d'un air froid et nonchalant, s'avance, s'assied au chevet du lit, en disant: Vous êtes dans un mauvais quartier pour un malade, il faudroit des relais pour venir ici... voyons votre pouls. A ces mots Sainclair, qui souffroit beaucoup, donne son bras, et rend compte de son état... Le docteur, au lieu de lui répondre, lui demande si cette maison n'appartient pas au président de ***; oui, répond Sainclair. Ah! je le connois, reprit le docteur, c'est un original qui fait un plaisant usage de son

temps et de sa fortune; il est plus souvent dans son laboratoire que dans son cabinet d'étude. Singulier goût pour un magistrat... Le docteur dit cette derniere phrase avec beaucoup de distraction, parceque ses regards s'étant portés sur la cheminée, il y vit deux vieux vilains vases du Japon, et un gros chat bleu de porcelaine de la Chine, qui attirerent toute son attention; car il étoit *connoisseur*, et l'un des plus célebres curieux de Paris; il possédoit en ce genre tout ce qu'on peut imaginer de plus colifichet, de plus baroque, et de plus rare. Com-

ment, dit-il, voilà de la porcelaine *craquelée*, on n'en trouve plus... En disant ces paroles, il se leve, s'approche de la cheminée, tourne et retourne les vases et le chat, s'extasie sur leur beauté; je parie, dit-il, que le président n'attache aucun prix à cela, est-il chez lui? — Je l'imagine. — J'y vais passer, je reviendrai demain. A ces mots le docteur sort précipitamment, sans regarder Sainclair, sans lui laisser d'ordonnance, tant le chat bleu l'occupoit exclusivement. Voilà un joli médecin, dit Sainclair; il lui sied bien de censurer le magistrat chimiste!...

Le pauvre Sainclair envoya chercher le modeste médecin du Marais, qui le soigna, le drogua dans toutes les regles, et qui lui donna du moins la consolation de lui faire connoître son mal, en lui apprenant qu'il avoit une fievre bilieuse. On auroit de la bile à moins, disoit Sainclair. Au reste le médecin sans réputation, qui ne s'occupoit que de son art, le traita fort bien. Peu de jours après Sainclair fut en état de se sauver heureusement de chez le président, qui lui préparoit pour sa convalescence des explosions, des détonnations, enfin

une fête chimique qui auroit mis tout le quartier en rumeur.

Ce fut dans ce temps que Sainclair recueillit un héritage aussi considérable qu'inattendu : un parent, qu'il avoit à peine connu, l'instituant son légataire universel, lui laissa en mourant cinquante mille livres de rente. Sainclair, avec beaucoup d'agrémens personnels, une réputation parfaite, de la naissance, et une grande fortune, fixa bientôt sur lui l'attention des jeunes personnes à marier, et sur-tout celle des meres. Recherché, accueilli, il se répandit dans le monde, et,

parmi tant d'objets nouveaux, un seul attira ses regards, et toucha son cœur. Aussitôt qu'il se trouva seul avec Duval, Mon ami, lui dit-il, connois-tu Albine? — Albine! N'est-ce pas la fille du comte de Monclar? — Justement. — Elle va peu dans le monde; mais je l'ai rencontrée, elle est jolie...—A-t-elle quelque célébrité? — Oh! point du tout; elle est concentrée dans sa famille, elle ne chante point, elle ne joue ni du piano, ni de la harpe, ni de la lyre, elle n'est point au rang des grandes danseuses.... — Oui, je l'ai vue au bal, on ne re-

marquoit que sa grace naturelle, sa noblesse, et la décence de son maintien. — Tout cela ne donne pas une brillante réputation; car dans ce genre il ne suffit pas de se singulariser, il faut faire des pas savants, il faut savoir se courber en avant, en se tenant en équilibre sur le bout du pied droit, tandis que la jambe gauche s'éleve en arriere, aussi haut que le permettent la souplesse, l'étude, et le talent. Dans cette attitude qui semble être celle d'Atalante prête à ramasser la pomme d'or, on montre parfaitement sa jambe, et mal-

heureusement ce n'est pas toujours celle de la Vénus de Médicis; mais on est admiré des connoisseurs qui n'estiment dans la danse que ce qui paroît être le fruit d'un travail opiniâtre... — Cette espece de travail est en effet bien estimable. Mais parlons d'Albine, mon ami, c'est elle que j'aime, voilà la femme qui me convient. — Eh bien, il faut s'adresser à son pere, j'irai lui parler demain.

Cette démarche de Duval n'eut aucun succès, la main d'Albine étoit promise, son pere avoit donné sa parole, Albine devoit se

marier dans quelques mois. Sainclair en fut profondément affligé. Duval, pour le consoler, lui proposa dans l'espace de quinze jours trois mariages très avantageux. Sainclair refusa le premier parcequ'il avoit vu au bal la jeune personne danser avec un grand éclat le pas russe. Une autre étoit la joueuse de piano la plus célebre du Marais, et malgré la modestie du quartier, elle étoit aussi vaine de son talent, que si elle eut eu la même réputation dans le faubourg Saint-Germain, ou à la Chaussée-d'Antin; la troisieme, riche, aimable, et jolie, auroit

pu convenir à Sainclair, mais il sut qu'elle chantoit souvent dans des concerts : il l'entendit même dans une de ces nombreuses assemblées, et il crut découvrir que malgré sa jeunesse, elle étoit asthmatique. On lui apprit que ces fréquentes aspirations, cette maniere de respirer, si pénible et si bruyante, étoit un art fait pour montrer de l'âme. Sainclair, qui vouloit que l'expression fût dans l'accent, dans la prononciation, et dans le son de voix, trouva ce chant très défectueux ; d'ailleurs dans ces moments de sensibilité, la chanteuse défiguroit son visage

par les mines les plus étranges, elle allongeoit le cou, elle soulevoit ses bras, elle enfloit ses coudes; elle parut odieuse à Sainclair, qui ne voulut plus entendre parler d'elle. Sainclair, vers ce temps, rencontra une jeune personne de quinze ans d'une figure charmante, qui lui plût tellement qu'il prit sur elle des informations. Il apprit qu'elle étoit, non au couvent, mais dans une maison d'éducation très brillante qui venoit de se former *. Il fut à un exercice pu-

* Il y eut en effet, peu de temps avant la révolution, deux ou trois éco-

blic de cette pension, afin de l'examiner à son aise. Mais là il eut le déplaisir de la voir *couronner* avec pompe, en présence de deux cents personnes. Elle remportoit le premier prix de géographie : elle fut applaudie avec transport, beaucoup plus pour sa jolie figure que pour sa science. Elle reçut ces preuves d'admiration avec grace, mais en personne accoutumée à produire de tels effets. Bon dieu, se dit en lui même Sainclair, si jeune et déja familiarisée avec d'éclatants

les nouvellement établies, et très renommées.

succès! Après avoir reçu tant de brillants hommages, comment pourroit-elle par la suite se contenter de la simple approbation d'un mari!... Cependant ce couronnement de la jeune personne fut suivi d'une petite scene qui toucha Sainclair. Aussitôt après les applaudissements, toutes les compagnes de celle qui venoit de recevoir le prix se leverent, coururent se jeter dans les bras de la victorieuse, l'embrasserent à plusieurs reprises, et avec une bonne grace qui charma tout le monde. Assurément, dit Sainclair, l'émulation et la gloire ne produisent

pas ici de jalousie. Voilà un charmant spectacle.

Après la distribution des prix, on fit de la musique. Sainclair se trouva placé à côté d'une dame auprès de laquelle étoit assise une petite pensionnaire de six ou sept ans : Sainclair lui fit compliment sur la maniere remplie de grace et de sensibilité dont elle s'étoit jetée au cou de la jeune personne couronnée : Oh oui, répondit-elle, c'est qu'on nous a bien fait répéter cela ce matin... Sainclair éclata de rire : la dame, mere de cette enfant ingénue, fut très fâchée de cette indiscrétion.

Consolez-vous madame, lui dit Sainclair, cette éducation *dramatique* la corrigera certainement du naturel et de la naïveté. Peu de temps après, Sainclair vit dans un journal la jeune personne couronnée dans cette pension citée pour un trait de *piété filiale*, et le même jour il lut son nom inscrit sur une liste imprimée de souscripteurs bienfaisants.

Sainclair, déja fatigué de Paris, fut, au commencement du printemps, passer quinze jours à la campagne. Il y vit une jeune veuve qui s'occupa beaucoup de lui, et qui parvint à l'intéresser

vivement. Clotilde (c'étoit son nom) avoit un genre de célébrité qui trouva grace aux yeux de Sainclair. Elle étoit citée dans sa société comme la femme la plus sensible qui eût jamais existé. Tout la portoit à l'attendrissement; l'amitié, les arts, le spectacle de la nature; la lecture d'un drame lui causoit des suffocations; on fut obligé de l'emporter de sa loge à l'une des représentations de *Misanthropie et Repentir*. Son admiration, de quelque genre qu'elle fût, ne s'exprimoit jamais que par des pleurs. Elle pleura en voyant

pour la première fois l'Apollon du Belvédère, elle pleuroit en regardant fixement la lune, elle pleuroit en écoutant de la musique instrumentale, et l'on contoit d'elle, qu'étant à l'Opéra au début de Vestris, elle fondit en larmes en le voyant danser. On s'étonnoit qu'après avoir éprouvé tant de vives émotions, elle eût conservé une santé florissante, et que des yeux condamnés à des *pleurs éternels*, loin d'être éteints, fussent toujours si brillants; enfin, elle dépeignoit elle-même sa sensibilité, et elle parloit de ses affections avec une éloquence à

laquelle un très joli visage donnoit un charme qui séduisit Sainclair. Dès qu'on est touché, on n'observe plus, on contemple: les ridicules ne sont plus que des singularités piquantes; l'exagération la plus grossiere ne paroît être alors que l'exaltation d'une ame supérieure. Clotilde ayant perdu ses parents dans son enfance avoit eu pour tutrice et pour gouvernante une sœur d'un autre lit infiniment plus âgée qu'elle; sa reconnoissance pour cette sœur paroissoit passionnée: il est vrai qu'elle la négligeoit beaucoup, et ne la voyoit guere;

mais elle en parloit sans cesse avec une effusion et des attendrissements qui ravissoient Sainclair. Madame d'Olmene (ainsi se nommoit cette sœur si chérie) se mouroit de la poitrine, et la sensible Clotilde s'aveugloit tellement sur son état, qu'elle alloit dans le grand monde, aux fêtes et aux spectacles avec une sécurité parfaite. Ses amis frémissoient en pensant que vraisemblablement elle apprendroit au bal la mort de cet objet de sa plus vive affection: personne n'avoit la cruauté de lui dessiller les yeux; d'ailleurs comment s'y prendre

pour l'éclairer à cet égard? Les médecins avoient prononcé l'arrêt fatal, Clotilde ne pouvoit l'ignorer, et elle se persuadoit que les médecins se trompoient entièrement; elle ne croyoit que son cœur et ses espérances. Quelle erreur respectable! quel coup terrible elle alloit recevoir, et comment pourra-t-elle le supporter sans mourir!... Voilà ce qu'on disoit dans la société de Clotilde: le pensoit-on? je n'en crois rien. Dans le monde on est bien rarement dupe de l'affectation, mais on y feint souvent de l'être pour conserver une liaison agréable,

ou pour faire admirer sa candeur, ou par malignité, afin de donner aux autres l'occasion de se moquer d'un ridicule que l'on n'ose critiquer soi-même. Le seul Sainclair étoit de la meilleure foi du monde dans son admiration pour Clotilde : il n'avoit bien étudié que la pédanterie et les prétentions au bel esprit ; enfin il avoit passé sa vie en province, et il étoit amoureux : ainsi Clotilde, qui de toute maniere attachoit tant d'importance à cette conquête, auroit pu la faire à beaucoup moins de frais.

Le jour même où Sainclair de-

voit quitter, après souper, cette maison de campagne que la présence de Clotilde lui rendoit si agréable, il y survint une visite qui le troubla beaucoup. Le comte de Montclar, sa fille la charmante Albine, et la baronne de ***, sœur du comte, arrivèrent une heure avant le souper. Albine, en apperçevant Sainclair, rougit si prodigieusement que Sainclair connut, à n'en pouvoir douter, qu'elle savoit qu'il avoit demandé sa main. Quoiqu'il eût entièrement renoncé à elle, et qu'il crût être amoureux de Clotilde, cette idée lui fit plaisir : il lui étoit doux

de penser que du moins elle n'ignoroit pas qu'il l'auroit préférée à toute autre.

Dans le moment où le comte entra dans le salon, quelqu'un de la société contoit une histoire touchante d'une malheureuse famille retirée à Passy, et récemment ruinée par une banqueroute : on reprit cette histoire interrompue par l'arrivée du comte, et le détail de la misere affreuse de cette famille infortunée intéressa vivement tout le monde. Plusieurs fois pendant ce récit, Sainclair regarda Albine, non par curiosité pour observer l'impres-

sion qu'elle recevoit, il la devinoit, mais par un mouvement irréfléchi et naturel, pour trouver dans ses yeux l'expression de ce qu'il éprouvoit lui-même. Il ne l'examinoit point, il lui parloit; sûr d'avance de ses réponses, toujours il rencontra ses regards dans ces moments intéressants; émus l'un et l'autre de la même pitié, ils aimoient à se la voir mutuellement, et à se la confier; ils n'attendoient rien de semblable de tout ce qui les entouroit!... Cette douce sympathie des belles ames qui n'ont pas besoin de s'étudier pour se connoître et pour s'en-

tendre, est le premier attrait d'un amour véritable.

A la fin de l'histoire, Clotilde, que Sainclair avoit complètement oublié pendant une demi-heure, se leva, et sortit précipitamment; une minute après on vint dire que Clotilde se trouvoit mal dans le cabinet voisin. La maitresse de la maison et deux autres amies de Clotilde volerent à son secours, Sainclair les suivit. On trouve Clotilde languissamment étendue dans un fauteuil, les cheveux en désordre, et la tête appuyée et renversée sur des coussins; elle assure d'un air

contraint qu'elle est bien, très bien; elle répond d'abord aux marques d'intérêt qu'on lui donne comme une personne importunée des questions; enfin elle avoue que c'est l'histoire de cette famille infortunée qui lui a fait un mal affreux. Elle ajoute qu'elle sent que c'est une foiblesse, qu'elle voudroit la cacher. Ne l'a-t-on pas vu? n'est-elle pas sortie furtivement du salon? Elle finit par dire, comme pour s'excuser, qu'au vrai elle étoit en mauvaise disposition depuis le matin... Tout cela fut joué avec le naturel d'une actrice

consommée. Les amies surent à quoi s'en tenir, mais Sainclair n'eut pas un doute. Clotilde, faisant un effort sur elle-même, se leva, s'appuya sur le bras de Sainclair, et l'on rentra dans le salon. Sainclair fut un peu embarrassé d'y reparoître conduisant ainsi Clotilde: il chercha des yeux Albine, elle lui tournoit le dos; il parla pour être entendu, Albine ne retourna pas la tête!... On se mit à table; Sainclair se place à côté de Clotilde, et se trouve vis-à-vis Albine: mais il n'y eut plus de regards sympathiques; Albine paroissant causer

très gaiement avec ses voisines, ne regarda pas une seule fois Sainclair. En vain lui offrit-il de tout ce qu'on servoit devant lui; Albine refusa toujours d'un ton sec et d'un air distrait, sans jeter les yeux sur lui, et ce bon jeune homme en fut très choqué. Les gens modestes et timides manquent souvent de finesse. L'amour-propre a le tact si délicat qu'il ne perd jamais rien de ce qui le flatte. Un fat, à la place de Sainclair, auroit facilement vu dans la conduite d'Albine une nuance très marquée de dépit; il auroit deviné que pendant son absence

du salon, elle avoit entendu parler de son amour pour Clotilde. Mais Sainclair ne vit dans les manieres d'Albine qu'une sécheresse désobligeante, et il prit de l'humeur. Clotilde ne mangea point, et dit plusieurs fois à Sainclair qu'elle étoit sûre d'être malade deux ou trois jours. Sainclair le crut; mais comme il n'étoit pas en disposition de l'admirer, il ne trouva ce soir-là qu'un vice effrayant d'organisation dans cet excès de sensibilité. Après le souper les amies de Clotilde l'entourerent avec l'air d'un tendre intérêt; elles feignirent de la trouver

pâle et changée, enfin elles secondèrent parfaitement ses vues. Ces bons procédés-là se rendent dans l'occasion, et c'est ce qui forme entre certaines femmes toute la sûreté de la société: d'ailleurs on se trahit, on médit, on calomnie; mais on ne se moque jamais de ces grands moyens, car ce seroit se les interdire à soi-même.

A minuit, comme Sainclair se disposoit tristement à partir, on vint lui dire tout haut dans le salon que son cocher étoit ivre mort. Bon! répondit Sainclair, c'est son état habituel, ce qui ne l'empêche nullement de bien me-

ner. On objecta que la nuit étoit obscure, le chemin mauvais, qu'il falloit faire une lieue sur une chaussée étroite entre deux étangs profonds; Sainclair persista. Alors Albine, jusqu'à ce moment silencieuse, prenant tout-à-coup la parole: Mon Dieu, dit-elle d'une voix émue, ce pauvre cocher, dans un tel état, peut tomber de son siege et se tuer! Il me semble que la seule humanité devroit... Ici, le comte de Monclar regarda sa fille; elle rougit, et s'arrêta. Sainclair fut extrêmement piqué que tout l'intérêt d'Albine se portât sur le danger que couroit son co-

cher, et que d'ailleurs elle l'accusât de manquer d'*humanité;* il répondit avec aigreur, Que s'il y avoit du danger pour son cocher, du moins il le partageroit... Clotilde et toutes les femmes s'opposerent au départ de Sainclair, qui toujours outré contre Albine consentit enfin à rester, mais en ne paroissant céder qu'au desir de plaire à Clotilde. Un quart-d'heure après, le comte de Monclar et sa fille partirent. On veilla encore: Sainclair fut sérieux et distrait; on attribua sa tristesse à l'inquiétude que lui causoit la santé de Clotilde, et il fut se coucher très

mécontent de sa soirée, et surtout de lui-même.

Le lendemain il partit après le dîner: arrivé à Paris, il s'y trouva désœuvré, ennuyé. Un matin, l'histoire de cette malheureuse famille ruinée lui revint à l'esprit, et il voulut l'aller voir. Il fut à Passy, demande la maison de madame Morin; on l'y mene: il entre, il voit dans la cour une voiture, et il reconnoît la livrée du comte de Monclar!... Très ému, il monte l'escalier croyant qu'il doit aller jusqu'au quatrieme étage; mais on lui dit que depuis deux jours cette famille occupe

un appartement plus décent au second, et convenablement meublé par les soins d'une charmante jeune personne... Il ne demande pas son nom ; mais il se rappelle ses regards, et il se dit en lui-même : Ah ! que sa pitié est touchante et sincere !... Il étoit à la porte de ce nouvel appartement, ne sachant plus s'il devoit y entrer ; car il est facile d'aborder, sans être annoncé, des gens dans une extrême détresse ; mais quand ils n'y sont plus, il faut des prétextes... et puis il alloit trouver là Albine, qui ne manqueroit pas de penser qu'il y venoit trop tard !...

Comme il hésitoit, la porte s'ouvre; Albine, suivie d'une gouvernante, paroît... Il reste immobile; Albine fait un mouvement de surprise, ensuite elle salue Sainclair, et passe rapidement. Qu'elle lui parut belle! qu'elle avoit bonne grace dans cet habit négligé, en descendant ce petit escalier mal éclairé!... Elle retourna la tête une fois, elle vit Sainclair toujours fixé à cette porte, qui la suivoit des yeux... elle disparoît. Sainclair, ne la voyant plus, écoute... il entend la voiture sortir de la cour, il tressaille... Il se décide à voir madame Morin; on

lui parlera d'Albine... Il tire le cordon d'une sonnette; une servante vient ouvrir la porte, introduit Sainclair, qui trouve madame Morin non telle qu'on la lui a dépeinte, dans un galetas sans aucun meuble, mais dans un petit appartement parfaitement propre et commode. Il s'approcha d'elle avec l'expression du respect, et lui dit qu'ayant appris ses malheurs, il venoit lui offrir ses services. Madame Morin le remercie, et lui répond qu'elle n'a plus rien à desirer; que le comte de Monclar inspiré, guidé par son angélique fille, est de-

venu pour elle le protecteur le plus généreux; qu'une pension viagere lui assure une honnête aisance. J'ai trois filles, poursuivit-elle; mademoiselle de Monclar en a pris une avec elle, qu'elle traite comme sa compagne; elle a placé l'autre dans un couvent dont une de ses tantes est abbesse; et je n'ai gardé que la plus jeune. M. de Monclar a fait meubler cet appartement. Voilà de la générosité! Mais ce qui est encore au-dessus de tant de bienfaits, c'est la bonté délicate de mademoiselle de Monclar; la reconnoissance même ne peut la peindre!... Si

vous saviez, monsieur, quelles sont ses attentions et l'amitié qu'elle me témoigne, comme elle s'oublie ici en causant avec moi!... Tandis que madame Morin parloit, Sainclair profondément attendri considéroit avec intérêt l'ameublement de ce petit salon; il devinoit tous les dons particuliers d'Albine: ce joli déjeûner de porcelaine, cette petite chiffonniere, ce métier à broder, ce serin dans une cage, cette caisse remplie de fleurs, n'étoient sûrement pas des présents du comte de Monclar. Il reconnoissoit avec un trouble inexprimable la main

d'une femme bienfaisante, la main d'Albine !... On peut combattre par la raison la séduction des talents et de la beauté ; mais qu'opposer à l'enchantement produit par la réunion de la jeunesse, des graces, et de la vertu ? l'on s'applaudit soi-même de l'enthousiasme qu'on éprouve !...

Sainclair fut tiré de sa rêverie en entendant dire à madame Morin qu'Albine partoit sous quinze jours pour une terre, et qu'elle y resteroit jusqu'à son mariage. Ce mot fit tressaillir Sainclair ; il poussa un profond soupir, et prit congé de madame Morin. Comme

il pensa que ses visites pourroient empêcher Albine de revenir aussi souvent, il trouva une tournure polie pour annoncer en s'en allant qu'il ne reviendroit plus. Le lendemain il envoya à madame Morin une charmante table garnie des fleurs les plus belles et les plus rares. Le commissionnaire ignoroit le nom de l'auteur de l'envoi, mais ce nom fut aisément deviné.

Sainclair avoit grand besoin de distraction : il revit Clotilde, qui par ses manieres et sa conduite sut lui persuader qu'elle avoit une grande passion pour lui : elle étoit char-

mante, et bientôt Sainclair parvint à écarter Albine de son souvenir.

Cependant Sainclair ne s'engageoit point, il ne déclaroit même pas ses sentiments; il connoissoit à Clotilde un goût passionné pour un talent qui lui donnoit quelque inquiétude. Clotilde étoit peintre, et peintre avec une grande ambition; elle ne s'amusoit pas à peindre des fleurs, elle composoit en demi-nature à l'huile des sujets mythologiques, et elle prétendoit égaler dans ce genre les femmes les plus célebres. Elle avoit déja eu la gloire, par la protection d'un grand peintre,

d'exposer quelques tableaux dans les salles du Louvre (car alors on accordoit difficilement cet honneur aux amateurs). Sainclair n'ignoroit pas ce fait, il savoit même que Clotilde travailloit avec ardeur pour la prochaine exposition, qui devoit avoir lieu dans un mois. Duval, qui ne partageoit nullement l'enthousiasme de Sainclair pour Clotilde, combattoit ouvertement le penchant de son ami. Enfin, lui disoit-il, malgré ton vœu, tu vas donc épouser une femme célebre!... — Je ne suis pas encore entièrement décidé; mais sou-

viens-toi que ce ne sont pas les arts que je hais; ce qui me déplaît, c'est l'importance que les amateurs attachent à de petits succès et à des talents médiocres; c'est cet amour-propre effréné qui dénature à tel point l'ame sensible des femmes qu'il est capable de leur faire sacrifier les affections les plus cheres... — Crois-tu que Clotilde soit exempte de cet orgueil? — Du moins il n'a pas endurci son cœur, elle sait aimer. La peinture n'est pour elle qu'un délassement. — Si la vanité ne lui tourne pas la tête, il faut donc que ce soit par humilité qu'elle

étale ainsi ses tableaux aux regards du public à côté des productions des plus grands maîtres. — Non, elle suit avec une sorte d'indolence un exemple ridicule qui n'est que trop commun aujourd'hui ; au reste, mes sentiments pour elle ne changent rien à mes idées particulieres sur les amateurs ; mes opinions à cet égard sont toujours aussi séveres. On prétend qu'on doit avoir beaucoup plus d'indulgence pour les amateurs que pour les artistes ; oui, lorsque dans la société la seule complaisance les oblige à montrer leurs talents ; mais lorsque d'eux-mêmes

ils s'exposent en public, il est naturel d'avoir infiniment plus de sévérité pour eux que pour les artistes. Il y a des places honorables au second et même au troisieme rang. Un artiste médiocre peut être fort estimé; ce n'est point par présomption qu'il se montre en public, c'est une obligation pour lui qui constitue son état, qui fait son existence. Mais l'amateur qui se produit ainsi, s'il n'est pas justifié par un talent du premier ordre, fait une démarche inconsidérée qui prouve presque toujours une vanité ridicule. D'ailleurs comment aurois-

je le desir de critiquer avec aigreur un mauvais tableau d'un artiste? je sais qu'il ne peut pas le vendre cher; il se rend donc justice: mais l'amateur, qui ne vend pas ses productions, ne peut être éclairé par les offres des acheteurs; et quand je le vois, dans une exposition publique, placer son tableau entre ceux de Guérin et de Gérard, je suis très tenté de me moquer de lui. Tandis que si je trouvois ce même ouvrage dans son cabinet ou dans celui d'un ami, j'en ferois l'éloge avec plaisir.— Ajoutons que les peintres amateurs à gran-

des prétentions sont toujours un peu soupçonnés de se faire aider dans leurs travaux. — Clotilde est incapable d'une telle supercherie. — Tout le monde ne la juge pas si favorablement. — Elle est trop jolie et trop aimable pour ne pas exciter l'envie. — Tu l'épouseras, j'en suis certain! — Mais... j'y veux réfléchir encore, et je ne balançois pas pour Albine! — Oh! qu'elle te convenoit bien mieux!... — Je ne le sens que trop, et c'est sur-tout pour me distraire d'un si dangereux souvenir que je voudrois former un autre engagement. —

Mais il faudroit faire un bon choix. — Du moins je te promets de ne rien précipiter.

Quelques jours après cet entretien, Sainclair apprit à minuit que la sœur de Clotilde venoit de mourir. Clotilde, comme on l'avoit prévu, dans la même sécurité n'avoit pu recevoir son dernier soupir; elle étoit à la campagne, à six lieues de Paris; le courier envoyé par la malade, trouva Clotilde jouant la comédie; la maîtresse de la maison, pour ne pas troubler le plaisir de la société, non seulement se garda bien d'interrompre le specta-

cle, pour annoncer à Clotilde que sa sœur étoit à l'agonie, mais elle résolut de soustraire le courier jusqu'au lendemain matin. De sorte que Clotilde ne vit le courier qui venoit hâter son retour que douze ou quinze heures après la mort de sa sœur. On mandoit tous ces détails à Sainclair, on ajoutoit que Clotilde étoit livrée au plus violent désespoir. Cette lettre émut vivement Sainclair. Il étoit trop tard pour aller savoir des nouvelles de l'inconsolable Clotilde, et l'affaire la plus importante devoit remplir le lendemain toute la

matinée de Sainclair. Avant de se coucher il écrivit à Clotilde que forcé de partir de grand matin, et de rester presque toute la journée à Saint-Germain, il ne pourroit se présenter chez elle qu'à neuf heures du soir; mais le lendemain matin, il reçut un billet qui le débarrassoit de l'obligation d'aller à Saint-Germain, et qui lui rendit toute la liberté de sa journée, alors à dix heures il vola chez Clotilde sans l'en avoir fait prévenir. Clotilde, croyant qu'elle ne le verroit que le soir, ne l'attendoit nullement; mais elle l'avoit mis sur sa liste,

et il entra sur-le-champ. On le fit attendre quelques minutes dans le salon; ensuite, une femme-de-chambre l'introduisit dans le cabinet de Clotilde, qu'il trouva couchée sur une chaise longue. Il fut touché jusqu'au fond de l'ame, en la voyant échevelée, pâle, inanimée (car elle n'avoit point de rouge) tenant d'une main un flacon, et de l'autre un mouchoir sur ses yeux; son attitude immobile, le désordre de son ajustement, ses gémissements et ses sanglots lui causerent un saisissement inexprimable; il resta muet pendant

quelques instants ; et lorsqu'il prit la parole, Clotilde dut connoître à l'extrême altération de sa voix, combien il étoit profondément affecté. Les accents plaintifs de Clotilde devinrent si déchirants que le bon Sainclair fondit en pleurs.... Cependant il s'apperçut avec effroi que Clotilde ne versoit pas une larme ; il n'ignoroit pas combien les *douleurs seches* sont dangereuses, et il attribua à cette impossibilité de pleurer la suffocation qu'elle éprouvoit ; il la conjura vainement de prendre de l'eau de tilleul et de fleur d'orange ;

ah ! s'écria Clotilde, il n'est point de remede pour une telle douleur !... Je suis dans l'état où vous me voyez depuis l'instant où j'ai appris mon malheur !... Ce coup de foudre m'a terrassée... Je n'ai point de larmes, je n'ai pas le besoin de me plaindre, j'ignore même si je souffre, je suis anéantie... toutes mes facultés sont éteintes, je n'existe plus !... Ah ! laissez-moi dans cette heureuse stupeur, vous ne pourriez m'en tirer sans me précipiter dans le plus violent désespoir !... A ces mots Sainclair, pénétré d'attendrissement et d'amour, se jette à genoux en sai-

sissant une des mains de Clotilde: dans ce mouvement il heurte une petite table qui se trouvoit auprès de la chaise longue, et une palette chargée de couleurs tomba sur les pieds de Clotilde. Oh! ciel, s'écria Clotilde, une palette que j'aurai sans doute posée là, il y a huit jours! Une palette!... Par pitié cachez-moi cet objet odieux, il me tue.... — Comment? — Une palette!... — Eh bien? — Une palette!... C'est elle qui m'apprit à peindre, je n'aimois cet art avec passion que parceque je lui devois ce talent... — Adorable Clotilde!... — Maintenant la vue d'un

chevalet, d'une palette, me rappellent de si douloureux souvenirs!... C'en est fait, je ne peindrai plus, il me seroit impossible de tenir un pinceau sans mourir... Hélas! j'avois fini ce tableau qu'elle vouloit que j'exposasse au Salon, il y sera dans quinze jours, je dois ce respect à sa mémoire; mais quel intérêt prendrai-je au succès qu'il peut avoir, elle ne sera plus là pour en jouir!... Ce discours porta au comble l'enthousiasme de Sainclair, il prit la fatale palette dans l'intention de l'aller cacher dans la chambre voisine; mais malheureusement

il eut la maladresse de la laisser retomber sur les genoux et sous les yeux de Clotilde. Ah! dieu, dit-elle d'une voix languissante, quel mal vous me faites... Je vous l'ai dit, que je ne pourrois supporter cette vue..... C'étoit ici, dans ce cabinet, à cette même place qu'elle me voyoit peindre, qu'elle me donnoit mes pinceaux... Grand dieu! ce fut elle qui broya ces couleurs! sa main les mit sur cette palette!.... Ah! Sainclair!... A ces mots Clotilde s'évanouit... Sainclair, éperdu, s'élance vers une sonnette pour demander du secours. Un

instant après, la porte s'ouvre, et quelle fut la surprise de Sainclair en voyant accourir le petit jokey de Clotilde, enfant de huit ans, habillé en *zéphyre*; il étoit parfaitement drapé, il avoit des ailes, et il tenoit une corbeille remplie de fleurs. Son premier mouvement, en entrant dans la chambre, fut de se mettre en attitude, en disant: Madame veut-elle reprendre la séance? Comment, s'écria Sainclair stupéfait, que voulez-vous dire? Mais oui, reprit l'enfant, madame a peint ce matin, je suis le modele, et j'ai cru qu'elle alloit continuer la

séance qui n'étoit pas finie, car en me renvoyant elle m'a dit de ne me pas déshabiller; mademoiselle Justine vient de descendre en bas, j'étois dans sa chambre, j'ai entendu la sonnette de madame, et je suis venu. Le petit zéphyre aurait pu parler plus long-temps sans que Sainclair eût été tenté de l'interrompre, l'étonnement et l'indignation le rendoient immobile; il étoit debout, et placé de maniere qu'il cachoit Clotilde à l'enfant, il l'écoutoit et le considéroit en gardant un morne silence!..... Clotilde, les yeux fermés, et cou-

chée sur sa chaise longue, n'étoit pas dans un état moins pénible : l'*évanouissement* n'avoit pas permis de couper la parole à l'imprudent zéphyre, et de le renvoyer précipitamment en inventant une fable; dans l'état léthargique où elle se trouvoit, la ruse, l'imagination, la présence d'esprit, toutes les ressources de l'artifice et du génie devenoient complètement inutiles : il falloit entendre ce terrible dialogue, sans proférer un mot, sans oser se permettre le moindre signe d'impatience; la fuite même étoit impossible; Sainclair sans doute

imaginoit bien qu'elle avoit feint de se trouver mal; mais il pourroit croire que cette scene inattendue avoit rendu réel un évanouissement joué d'abord. Enfin en restant dans cette attitude, elle seroit dispensée de répondre, et dans cette profonde humiliation, et ce mortel embarras, c'étoit quelque chose!... Au bout de deux ou trois minutes, Sainclair reprenant la parole: Quoi, dit-il, madame a peint ce matin: tenez, répondit l'enfant, voilà encore la palette devant vous sur cette table... — Elle a peint avec cette palette! — Vraiment oui, et ma-

dame en a deux; M. G***** a l'autre. — G***** le peintre? — Justement. — Pour travailler au tableau de madame, je parie? — Oh! je ne sais pas. Le petit jokey prononça ce mensonge avec embarras; Mon ami, reprit Sainclair, dis-moi la vérité, madame dort, elle ne nous entendra pas. — Madame dort? — Profondément, tiens regardes. — Ah! c'est vrai, c'est qu'elle s'est levée si matin! — Eh bien! ne mens pas, n'est-ce pas que M. G***** retouche les tableaux de ta maîtresse? Tu peux me l'avouer, car ta maîtresse ne me cache rien; elle a

tant de candeur : si je lui faisois cette question, elle répondroit sans détour. Il est vrai, reprit l'enfant d'un ton mystérieux, que M. G***** commence et finit tous les tableaux de madame... A ces mots Clotilde ne put s'empêcher de faire un mouvement qui effraya beaucoup l'enfant. Ah! mon dieu, dit-il, madame se réveille!... Non, non, reprit Sainclair, c'est qu'elle fait un mauvais rêve. Mais dis-moi encore, as-tu reçu comme une confidence ce que tu viens de me dire? — Oh! nenni; madame croit que je ne le sais pas; pourtant je l'ai

vu mille fois. Encore à présent M. G***** est enfermé dans la petite galerie, et travaille tout seul au tableau. — Ecoute, si par hasand ta maîtresse avoit de l'humeur en se réveillant, et qu'elle te renvoyât, tu n'as qu'à venir chez moi, rue de Provence, à la Chaussée-d'Antin, je prendrai soin de toi, je te mettrai en apprentissage. — Oh! j'aimerois mieux cela que de faire des zéphirs et des amours. C'est si ennuyeux de se tenir trois heures sur un pied, le bras en l'air! encore l'été, passe; mais l'hiver dernier madame m'a donné une co-

queluche terrible. — Comment cela? — Parcequ'elle me faisoit rester des matinées entieres presque tout nud; depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, je n'avois pour tout habillement qu'une aune de gaze et une guirlande de fleurs, j'étois gelé... Il n'y a pas d'amour qui puisse tenir au service de madame... — Je suis de ton avis. — Oh! je vous réponds que c'est une rude fatigue. — Va te reposer dans l'anti-chambre, je te reparlerai encore en m'en allant. Le petit zéphyre sortit en courant, et Sainclair, se retournant

vers Clotilde, il la retrouva dans la même attitude : toujours immobile, et les yeux fermés. Combien elle lui parut enlaidie!.... Sainclair, les bras croisés sur sa poitrine, la considéra froidement pendant quelques instants; ensuite prenant la parole : Pourquoi madame, lui dit-il d'un ton glacial, pourquoi perdre ainsi dans l'inaction un temps si précieux, et dont tous les moments doivent être consacrés à la gloire? Sachez triompher de la douleur qui vous accable, allez retrouver M. G***** pour finir ce tableau qui paroîtra dans quinze jours; vous avez pro-

mis à feu madame votre sœur de le livrer à l'admiration du public, *vous devez ce respect à sa mémoire!*..... Ayez donc le courage de reprendre cette palette dont une main chérie a broyé les couleurs, sa vue vient de vous faire évanouir; néanmoins vous avez eu la force de vous en servir; j'attends encore de vous un si noble effort!... Pensez-vous me persuader par votre silence et par votre immobilité que vous ne m'entendez pas? Vous venez de pâlir; et dans ce moment je vous vois rougir; vous me répondez malgré vous!... Ah! si l'on peut

se corriger de la fausseté la plus honteuse, produite par une vanité déréglée, sortez de cet horrible abaissement, cessez de vous jouer des sentiments les plus naturels et les plus sacrés pour donner une célébrité passagere à des productions médiocres, et qui même ne sont pas de vous.... Renoncez à des prétentions ridicules, n'ajoutez pas au malheur d'avoir un cœur insensible, le tort volontaire de la plus inconcevable hypocrisie. Adieu, madame, soyez tranquille sur les suites de cette aventure, je vous promets, sinon l'oubli, du moins le

secret. A ces mots Sainclair délivra la malheureuse Clotilde de la plus insupportable contrainte et de la plus étrange confusion que jamais coquette déçue et déjouée eût encore éprouvée. Il sortit, et trouvant dans l'antichambre le petit jokey toujours habillé en zéphyre, il le prit par la main, le fit monter en voiture avec lui, et l'emmena; car il se doutoit bien que Clotilde, outrée de son indiscrétion, ne le garderoit pas à son service.

Sainclair, après avoir passé si subitement de l'admiration et de l'amour au plus froid mépris, re-

gretta cependant l'illusion qu'il avoit perdue, et fut quelque temps sans vouloir entendre parler de mariage; enfin un de ses amis proposa une jeune personne riche, d'une famille illustre, élevée dans la retraite par des parents vertueux; et Sainclair, bien assuré qu'elle n'avoit aucune célébrité, permit à ses amis de faire quelques démarches. Ces premières négociations eurent tant de succès que bientôt il fut question d'indiquer un jour pour l'*entrevue;* et, le jour fixé, Sainclair se laissa conduire chez le conseiller au parlement, oncle et

tuteur de la jeune personne. Sainclair entre dans un beau salon, il avance, et il apperçoit au coin de la cheminée une petite figure seche, brune, pointue et contrefaite, dont l'éclatante parure rendoit la laideur plus remarquable encore. Elle avoit sur le front, à un doigt des sourcils, un large diadême, de gros camés blancs; sa gorge, d'une maigreur excessive, étoit surchargée de colliers et de chaînes d'or auxquelles se trouvoient suspendus une trentaine de petits cœurs d'agathe et de cailloux achetés chez Meller, et portés avec vanité, comme des

emblêmes ingénieux et flatteurs; sa robe d'un tissu moëlleux, transparent, et garnie de franges d'argent, dessinoit parfaitement les formes les plus malheureuses, et la taille la plus irréguliere: un gros bouquet de roses complétoit cet élégant costume grec. Cette jeune beauté, dont rien n'avoit pu altérer l'innocence, reçut Sainclair non seulement sans embarras, mais avec un petit air éveillé qui le confondit; elle devint même bientôt très vive et très agaçante; et comme son oncle, pour la faire valoir, la louoit beaucoup sur sa gaieté, elle se livra à de petites

folies enfantines qui acheverent de glacer le pauvre Sainclair. Elle n'avoit que seize ans, mais l'enfantillage est presque aussi ridicule dans les jeunes personnes disgraciées de la nature que dans les femmes surannées; la laideur a besoin de raison et de solidité, et quand la jeunesse est sans fraîcheur et sans graces, on exige d'elle toutes les qualités de l'âge mûr. Sainclair abrégea sa visite, et en s'en allant, il se ressouvint de la prédiction de son ami Duval, qui lui avoit dit qu'en s'obstinant à chercher dans Paris une jeune personne bien élevée sans

aucune célébrité, il ne trouveroit qu'un petit monstre de laideur et de bêtise.

Peu de jours après cette premiere entrevue, Sainclair partit pour ****, où son régiment étoit en garnison. Il espéra que dans une petite ville de province, à quatre-vingts lieues de Paris, il trouveroit enfin une femme aimable et sans prétentions; mais en arrivant à ****, il apprit qu'on venoit d'y établir une petite académie, ce qui lui parut de mauvaise augure. En effet il y trouva avec moins de graces, la même fureur du bel esprit: faute de

maîtres, on n'y avoit pas la manie des arts et des talents, mais tous les hommes de la société y étoient, suivant leur génie, poëtes, minéralogistes, naturalistes, économistes, politiques, et presque toutes les femmes auteurs.

Le bruit se répandit bientôt dans la ville que Sainclair cherchoit une femme, et qu'il ne la vouloit ni bel esprit, ni savante, ni artiste. Cette maniere de penser parut d'autant plus bizarre qu'on exagéra beaucoup cette prétendue aversion pour les arts: mais enfin Sainclair étoit aimable et riche, on ne songea qu'à

tirer parti de son étrange manie. On vit tout-à-coup parmi les jeunes personnes, qui n'avoient point encore causé avec Sainclair, la plus surprenante métamorphose; elles ne furent plus occupées qu'à dissimuler leur esprit et leur savoir; elles devinrent toutes d'une modestie parfaite; elles passerent subitement de la pédanterie à l'affectation la plus marquée de l'ignorance et de l'ingénuité. Sainclair, qui avoit été repoussé par les prétentions des femmes qu'il avoit rencontrées d'abord dans la société, le fut encore par la niaiserie de celles-ci. Cepen-

dant il en distingua une, plus jolie que les autres, qui lui parut avoir beaucoup d'esprit naturel; il causa avec elle; et la jeune personne, en effet très spirituelle, fut d'autant plus aimable qu'elle n'avoit nullement le desir de briller : elle s'apperçut qu'elle plaisoit, et pour achever d'assurer sa conquête, elle se hâta de déclarer qu'elle détestoit la musique, les arts, la poésie, et la lecture. Cette déclaration singuliere annonçoit une si malheureuse organisation ou un système si ridicule qu'elle refroidit entièrement Sainclair : il répondit sèchement, devint

distrait, et bientôt n'écouta plus.

Sainclair quitta cette province sans avoir pris d'engagement ; il y laissa la réputation de l'homme du monde le plus fantasque et le plus inconséquent.

Sainclair en arrivant à Paris apprit une nouvelle qui le transporta de joie. Le mariage d'Albine étoit rompu. Cette Albine pour laquelle il avoit eu un sentiment si tendre, cette modeste et charmante Albine étoit libre. Sainclair vole chez le comte de Monclar pere d'Albine, et demande la main de la seule personne qu'il puisse aimer. Le com-

te l'accueille parfaitement, et lui fait même entendre qu'il a eu quelque part à l'éloignement qu'Albine a montré pour le mariage qui vient de se rompre. Mais, poursuivit-il en souriant, vous passez pour un homme singulier; on prétend que vous ne voulez pas qu'une femme ait des talents; et il ne faut pas vous tromper, Albine en a beaucoup. — Que me dites-vous? — Oui, Albine dessine bien, elle a une belle voix, elle chante avec beaucoup d'agrément, elle est d'une grande force sur le piano, elle sait parfaitement l'italien et l'anglais,

elle aime la littérature et les arts : vous voyez que je ne vous dissimule rien : quand il s'agit d'un tel engagement il ne faut rien cacher. Quoi ! s'écria Sainclair, Albine possede tous ces talents, et jamais le-monde n'en a parlé ! — Elle les a cultivés sans prétention; ils ne sont pour elle que de simples délassements d'occupations plus utiles. — Ah ! c'est ainsi qu'ils donnent à une femme tout le charme qu'elle peut avoir ; c'est ainsi qu'unis à la touchante modestie, ils embellissent la jeunesse et les graces, ils répandent sur la vie entiere le plus doux

enchantement!... Allons, allons, reprit en riant le comte de Monclar, je vois que vous n'êtes pas si bizarre que je le croyois. A ces mots, il conduisit l'heureux Sainclair aux pieds de l'aimable Albine; les paroles furent données, tout fut irrévocablement fixé dans la soirée même. Il ne s'agissoit plus que d'avoir le consentement du baron d'Elbach, oncle et tuteur de Sainclair; et heureusement il venoit d'arriver à Paris avec Clémence sa fille, et Versillac son gendre. Une affaire importante amenoit à Paris cette savante famille, qui n'existoit que

pour la gloire. Versillac avoit fait un poëme mis en musique par sa femme ; et comme on destinoit ce poëme à l'impression, et qu'il étoit historique, le baron avoit composé un discours préliminaire plein d'érudition et des louanges du jeune poëte, et qui devoit être placé à la tête de l'ouvrage. L'opéra, reçu, répété, alloit être joué quand Sainclair demanda et obtint de son oncle le consentement qu'il sollicitoit. Clémence ne vit pas sans émotion son cousin qu'elle avoit aimé, devenu possesseur d'une grande fortune qui lui as-

suroit la possibilité de vivre à Paris, théâtre brillant pour les talents supérieurs. Elle se consola en pensant que du moins celle que Sainclair alloit épouser n'étoit qu'un grand parti, et qu'elle n'avoit aucune célébrité; enfin elle imagina qu'il étoit impossible que Sainclair n'éprouvât pas autant de dépit que de regrets, en voyant le succès éclatant d'un opéra dont tous ses parents et tous ses amis regardoient les paroles et la musique comme de vrais chefs-d'œuvre.

Les noces de Sainclair et d'Albine se célébrerent trois jours

avant la premiere représentation de l'opéra de Clémence et de Versillac. Ce grand jour arrivé, Sainclair, sa jeune épouse, le comte de Monclar, se rendirent dans la loge que les auteurs leur avoient donnée: Sainclair avoit de mauvais pressentiments sur le succès qui ne furent que trop justifiés; on trouva unanimement les paroles ridicules et la musique détestable. Il y eut des huées, des sifflements impitoyables qui n'étoient nullement ceux de l'envie: l'ouvrage ne put aller jusqu'à la fin. Cet évènement influa de la maniere la plus fâcheuse sur le reste

de la vie de Versillac et de Clémence. Ils furent l'un et l'autre les victimes, non des arts, mais des plus folles prétentions et d'un desir effréné de célébrité. Après tant de brillantes espérances, il fallut retourner dans sa province avec la honte accablante d'une chûte complette, incontestable. Le dépit et le chagrin bouleverserent entièrement l'union des deux époux, ils s'étoient associés pour la gloire seulement, et ne voulurent point se partager ensemble l'humiliation du revers; chacun prétendit la rejeter sur l'autre. Clémence soutint que les

paroles avoient fait tomber la musique, Versillac protesta qu'avec un bon compositeur ses paroles auroient été aux nues. Le Baron, mécontent de perdre son savant discours préliminaire, prit hautement parti pour sa fille. Ainsi cette malheureuse œuvre conjugale devint un affreux sujet de division. Les choses s'aigrirent au point qu'il fallut en venir aux plus fâcheuses extrémités, les deux époux finirent par se séparer sans retour.

Le sort d'Albine fut bien différent; elle sut placer sa gloire

dans les choses seulement qui dépendoient de sa volonté, de sa conduite, et de ses sentiments ; dans l'estime publique, l'union de sa famille, et la tendresse de son mari. Elle goûta jusqu'à la fin de sa vie tout le bonheur que peuvent procurer un attachement légitime, la raison, la paix, la considération du monde ; et Sainclair, après avoir été, durant sa premiere jeunesse, la victime des talents et des arts, devint le plus heureux des époux et des peres.

FIN.

NOTICE

DES

OUVRAGES DE Mme DE GENLIS,

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Adele et Théodore, 3 vol. in-8. 15 f.
— Le même, 4 vol. in-12. 10 f.
Alphonsine, 2 vol. in-8. 10 f.
— Le même, 3 vol. in-12, troisieme édition. 7 f. 50 c.
Annales de la Vertu, 3 vol. in-8. 18 f.
— Les mêmes, 5 vol. in-12. 12 f. 50 c.
Chevaliers (les) du Cygne, 3 vol. in-8. 12 f.
— Le même, 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.
Comte (le) Corke, suivi de six Nouvelles, 2 vol. in-12. 3 f. 60 c.
Discours moraux sur divers sujets, et particulièrement sur l'éducation, 1 vol. in-8. 4 f.
Duchese (la) de la Valiere, 1 vol. in-8, septieme édition. 5 f.
— Le même, in-8 papier vélin. 10 f.
— Le même, 2 vol. in-12, huitieme édition. 4 f.
Herbier moral, 1 vol. in-8. 3 f.
— Le même, 1 vol. in-12. 2 f.

L'Epouse impertinente par air, suivie de la Femme philosophe et du Mari corrupteur, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.

Madame de Maintenon, 1 vol. in-8. 5 f.

— Le même, in-8, papier vélin. 10 f.

— Le même, 2 vol. in-12. 4 f.

Mademoiselle de Clermont, nouvelle historique, 1 vol. in-8. 1 f. 20 c.

Meres (les) rivales, 4 vol. in-8. pap. fin. 15 f.

— Les mêmes, 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.

Monuments (les) religieux, 1 vol. in-8. 3 f. 60 c.

— Les mêmes, papier vélin, 7 f. 20 c.

Nouvelle Méthode d'Enseignement pour la premiere enfance, 2 parties in-8, brochées en 1 vol. 4 f. 50 c.

— Le même, 2 parties in-12, brochées en 1 vol. 2 f. 50 c.

Nouveaux Contes moraux, et Nouvelles historiques, 4 vol. in-8. 24 f.

— Les tomes III et IV séparément, 12 f.

— Les mêmes, 6 vol. in-12. 15 f.

— Les tomes IV, V, et VI séparément, 7 f. 50 c.

Nouvelles Heures catholiques, à l'usage de l'enfance, 1 vol. in-18. 1 f. 20 c.

Petit la Bruyere, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.

Petits (les) Emigrés, 2 vol. in-8. 8 f.

— Les mêmes, 2 vol. in-12. 5 f.

— Les mêmes, 4 vol. in-18. 4 f.
Philosophie (la) Chrétienne, 1 vol. in-12. 2 f.
Religion (la) considérée comme l'unique base du bonheur et de la philosophie, 2 parties petit in-8. 4 f.
Sainclair, ou la Victime des Sciences et des Arts, nouvelle, 1 vol. in-18. 1 f. 25 c.
Siege (le) de la Rochelle, 2 vol. in-12. 5 f.
Souvenirs de Félicie L***, 2 vol. in-12. 5 f.
Théâtre Saint, 1 vol. in-8. 4 f.
— Le même, in-12. 2 f. 50 c.
Théâtre de Société, 2 vol. in-8. 10 f.
— Le même, 2 vol. in-12. 5 f.
Veillées (les) du Château, 2 vol. in-8. 12 f.
— Les mêmes, 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.
Vœux (les) Téméraires, ou l'Enthousiasme, 2 vol. in-8. 8 f.
— Les mêmes, 3 vol. in-12. 5 f.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

35 —

MADEMOISELLE

DE

CLERMONT.

Genlis, Stéphanie Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de

MADEMOISELLE

DE

CLERMONT,

NOUVELLE HISTORIQUE,

PAR MADAME DE GENLIS.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 9.
1811.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

On s'est hâté de réimprimer cette nouvelle sous les yeux de l'auteur, pour prévenir une contrefaçon qui alloit paroître.

Cette nouvelle, ainsi que toutes les autres du même auteur, si bien accueillies du public, se trouve dans la *Bibliothèque des Romans*. Celle-ci est tirée du tome cinquième de cette année.

MADEMOISELLE DE CLERMONT,

NOUVELLE HISTORIQUE (1).

Non, quoi qu'en disent les amans et les poëtes, ce n'est point loin des cités fastueuses,

---

(1) Le fond de cette histoire et presque tous les détails qu'elle contient sont vrais; l'auteur les tient d'une personne (feu madame la marquise de Puisieulx-Sillery) qui fut aussi recommandable par la sincérité de son caractère que par

ce n'est point dans la solitude et sous le chaume que l'amour règne avec le plus d'empire. Il aime l'éclat et le bruit, il s'exalte de tout ce qui satisfait l'ambition, la louange, la pompe et la grandeur. C'est au milieu des pas-

---

a supériorité de son esprit, et que mademoiselle de Clermont honora pendant vingt ans, et jusqu'à sa mort, de son amitié la plus intime.

Ce fut à Chantilly même, et dans la fatale allée qui porte encore le nom de *Melun*, que cette histoire fut contée pour la première fois à l'auteur qui l'écrivit alors, et ensuite oublia ce petit manuscrit pendant trente ans. Il n'étoit pas entièrement achevé, on n'a fait que supprimer plusieurs détails et ajouter au dénoûment.

sions factices, produites par l'orgueil et par l'imagination, c'est dans les palais, c'est entouré des plus brillantes illusions de la vie, qu'il naît avec promptitude et qu'il s'accroît avec violence; c'est là que la délicatesse et tous les raffinemens du goût embellissent ses offrandes, président à ses fêtes, et donnent à son langage passionné, des grâces inimitables et une séduction trop souvent irrésistible!

J'ai vécu sur les bords heureux que la Loire baigne et fertilise; dans ces belles campagnes, dans ces bocages formés par la nature, l'amour n'a laissé que des traces légères, des monumens fragiles

comme lui, quelques chiffres grossièrement ébauchés sur l'écorce des ormeaux, et pour traditions quelques romances rustiques, plus naïves que touchantes. L'amour seulement a plané sur ces champs solitaires ; mais c'est dans les jardins d'Armide ou de Chantilly qu'il s'arrête, c'est là qu'il choisit ses adorateurs, qu'il marque ses victimes, et qu'il signale son funeste pouvoir par des faits éclatans, recueillis par l'histoire et transmis d'âge en âge. J'entreprends d'en retracer un, dont le souvenir touchant poursuit partout à Chantilly, et répand sur ces beaux lieux un charme mélancolique. C'est dans

les bois de *Silvie* (1), c'est dans l'allée fatale de *Melun*, c'est sur la trace de deux amans infortunés que j'ai médité le triste récit de leurs amours..... Je laisse à d'autres la gloire de briller par des fictions ingénieuses, je ne veux intéresser que par la vérité; si j'y parviens, je m'en applaudirai: plaire en n'offrant que des tableaux touchans et fidèles, c'est instruire.

Mademoiselle de Clermont reçut de la nature et de la fortune tous les dons et tous les biens qu'on envie; une naissance royale,

(1) Nom donné à l'une des plus charmantes parties des jardins.

une beauté parfaite, un esprit fin et délicat, une âme sensible, et cette douceur, cette égalité de caractère si précieuse et si rare, surtout dans les personnes de son rang. Simple, naturelle, parlant peu, elle s'exprimoit toujours avec agrément et justesse, on trouvoit dans son entretien autant de raison que de charme. Le son de sa voix s'insinuoit jusqu'au fond du cœur, et un air de sentiment, répandu sur toute sa personne, donnoit de l'intérêt à ses moindres actions. Telle étoit mademoiselle de Clermont à vingt ans. Paisible, admirée, sans passions, sans foiblesse, heureuse alors..... monsieur le Duc, son

frère (1), la chérissoit ; mais naturellement imposant et sévère, il avoit sur elle la supériorité et tout l'ascendant que devoient lui donner son caractère, l'âge, l'expérience et le rôle qu'il jouoit dans le monde ; aussi n'eut-elle jamais pour lui qu'une tendresse craintive et réservée, qui ressembloit moins à l'amitié d'une sœur qu'à l'attachement d'une fille timide et soumise. Ce fut à peu près dans ce temps que mademoi-

(1) Prince du sang, et premier ministre dans la jeunesse de Louis XV. On l'appeloit *monsieur le Duc*, sans ajouter son nom, comme on avoit désigné le grand Condé par le titre de *monsieur le Prince*.

selle de Clermont parut à Chantilly pour la première fois. Jusqu'alors, sa grande jeunesse l'avoit empêchée d'y suivre monsieur le Duc. Elle y arriva sur la fin du printemps ; elle y fixa tous les yeux, et sut bientôt obtenir tous les suffrages. Les princesses ont l'avantage d'inspirer moins d'envie par leurs agrémens que les femmes d'une condition ordinaire. Leur élévation semble éloigner les idées de rivalité ; d'ailleurs, avec de la grâce et de la bonté, elles peuvent, sinon gagner tous les cœurs, du moins flatter la vanité des femmes de la société ; leurs préférences sont des faveurs, et la coquetterie, qui n'est elle-

même qu'une ambition, leur pardonne leurs succès, si elles sont affables et constamment obligeantes.

Chantilly est le plus beau lieu de la nature ; il offre, à la fois, tout ce que la vanité peut désirer de magnificence, et tout ce qu'une âme sensible peut aimer de champêtre et de solitaire. L'ambitieux y voit partout l'empreinte de la grandeur ; le guerrier s'y rappelle les exploits d'un héros : où peut-on mieux rêver à la gloire que dans les bosquets de Chantilly ? Le sage y trouve des réduits retirés et paisibles, et l'amant s'y peut égarer dans une vaste forêt, ou dans l'*île d'A-*

mour (1). Il est difficile de se défendre de l'émotion qu'inspire si naturellement la première vue de ce séjour enchanté : mademoiselle de Clermont l'éprouva ; elle sentit au fond de son cœur des mouvemens d'autant plus dangereux, qu'ils étoient nouveaux pour elle. Le plaisir secret de fixer l'attention, et d'exciter l'admiration de la société la plus brillante, la première jouissance des hommages et de toutes les prérogatives attachées au plus haut rang ; l'éclat des fêtes les plus somp-

(1) Nom d'une île ravissante près du château.

tueuses et les plus ingénieuses ; le doux poison de la louange si bien préparé là ; des louanges qui ne sont offertes qu'avec un tour délicat et neuf, et qui sont toujours si imprévues et si concises, qu'on n'a le temps ni de s'armer contre elles, ni de les repousser ; des louanges que le respect et le bon goût prescrivent de ne donner jamais qu'indirectement (eh ! comment refuser celles-là ?) : que de séductions réunies ! est-il possible, à vingt ans, de se défendre de l'espèce d'enivrement qu'elles doivent inspirer ?

Mademoiselle de Clermont avoit toujours aimé la lecture, ce goût

devint une passion à Chantilly. Tous les jours, après dîner jusqu'à l'heure de la promenade, on faisoit, dans un petit cabinet séparé, une lecture tout haut des romans les plus intéressans, et communément, c'étoit mademoiselle de Clermont qui vouloit se charger de cet emploi. Souvent l'excès d'un attendrissement qu'elle ne pouvoit modérer, la forçoit de s'interrompre ; on ne manquoit jamais, dans ces occasions, de louer sa manière de lire et sa sensibilité. Les femmes pleuroient, les hommes écoutoient avec l'expression de l'admiration et du sentiment ; ils parloient tout bas entr'eux ; on les devinoit ; quel-

quefois on les entendoit (la vanité a l'oreille si fine !). On recueilloit les mots *ravissant ! enchanteur !*..... Un seul homme, toujours présent à ces lectures, gardoit un morne et froid silence, et mademoiselle de Clermont le remarqua. Cet homme étoit le duc de Melun, dernier rejeton d'une maison illustre. Son caractère, ses vertus lui donnoient une considération personnelle, indépendante de sa fortune et de sa naissance. Quoique sa figure fût noble, et sa physionomie douce et spirituelle, son intérieur n'offroit rien de brillant ; il étoit froid. et distrait dans la société ; avec un esprit supérieur, il n'étoit point

ce qu'on appelle un homme aimable, parce qu'il n'éprouvoit aucun désir de plaire, non par dédain ou par orgueil, mais par une indifférence qu'il avoit constamment conservée jusqu'à cette époque. Trop austère, trop éloigné de toute espèce de dissimulation pour plaire, il étoit cependant généralement aimé dans le monde : on ne trouve pas que les gens vertueux soient amusans ; mais lorsqu'on les croit sincères, on pense qu'ils sont les amis les plus solides et les rivaux les moins dangereux, surtout à la cour ; on a sur eux tant d'avantages ! il est tant de moyens puissans de réussir qu'ils rejettent ou qu'ils

dédaignent !..... On ne craint d'eux que leur réputation, et cette espèce de crainte ne sauroit inspirer la haine ; l'intrigue l'emporte si facilement sur les droits que peut donner le mérite le mieux reconnu ! Enfin le duc de Melun, avec la politesse la plus noble, n'avoit aucune galanterie, sa sensibilité même et une extrême délicatesse l'avoient préservé, jusqu'alors, d'un engagement formé par le caprice : à peine âgé de trente ans, il n'étoit encore que trop susceptible d'éprouver une grande passion ; mais, par son caractère et par ses mœurs, il étoit à l'abri de toutes les séductions de la coquetterie.

Monsieur le Duc l'estimoit profondément, et l'honoroit de sa confiance; mademoiselle de Clermont le savoit, et elle vit, avec une sorte de peine, qu'il fût le seul à lui refuser le tribut de louanges qu'elle recevoit d'ailleurs de toutes les personnes de la société. Cependant, en réfléchissant à son assiduité, elle pensa que ces lectures n'étoient pas sans quelqu'intérêt pour lui; elle eut la curiosité de questionner, à cet égard, la marquise de G***, parente et amie de M. de Melun, et elle apprit, avec un dépit mêlé de chagrin, que M. de Melun avoit toujours eu l'habitude, non d'écouter ces lectures, dit ma-

dame de G*** en riant, mais d'y assister. Il préfère notre cabinet, continua la marquise, à la bruyante salle de billard, et au salon qui, à cette époque de la journée, n'est occupé que par les joueuses de cavagnole; il trouve qu'on peut rêver plus agréablement parmi nous; il nous apporte toute sa distraction, et du moins, nous ne pouvons lui reprocher de nous en causer, car il est impossible d'avoir un auditeur plus silencieux et plus immobile.

Mademoiselle de Clermont, vivement piquée, eut ce jour-là, pendant la lecture, plus d'une distraction; souvent ses yeux se

tournèrent vers le duc de Melun, plus d'une fois ses regards rencontrèrent les siens ; en sortant du cabinet, elle résolut de lui parler.

Le soir, à la promenade, elle feignit d'être fatiguée, et pria le duc de Melun de lui donner le bras ; cette distinction parut le surprendre, et mademoiselle de Clermont, s'éloignant de quelques pas de la compagnie : J'ai une question à vous faire, dit-elle avec un sourire plein de charmes, et je me flatte que vous y répondrez avec votre sincérité accoutumée. Vous ne manquez pas une de nos lectures, cependant j'ai cru m'apercevoir qu'elles

vous causoient du dégoût et de l'ennui; sans doute que le choix vous en déplaît et que vous le trouvez trop frivole; je voudrois savoir là-dessus votre manière de penser; l'opinion de l'ami de mon frère ne peut m'être indifférente. A ces mots, le duc, étonné, resta un instant interdit, et se remettant de son trouble: Je vois sans peine, reprit-il, des gens d'un esprit médiocre et d'une condition ordinaire, faire du temps précieux de la jeunesse, un usage inutile et vain; mais cet abus m'afflige vivement dans les personnes que leur rang et leur supériorité élèvent au-dessus des autres. Mademoiselle m'or-

donne de lui ouvrir mon cœur, et elle vient d'y lire. Le duc prononça ces dernières paroles avec émotion. Mademoiselle de Clermont rougit, baissa les yeux, garda le silence quelques momens, ensuite elle appela une des dames qui la suivoient, ce qui termina cette conversation.

Le lendemain, à l'heure de la lecture, on présenta à mademoiselle de Clermont un roman commencé la veille; elle le prit, et le posant sur une table : Je suis ennuyée des romans, dit-elle en regardant le duc de Melun; ne pourrions-nous pas faire une lecture plus utile et plus solide? On ne manqua pas d'applaudir à

cette idée qui, cependant, déplut beaucoup en secret à plus d'une femme. On fut chercher un livre d'histoire que mademoiselle de Clermont commença avec un air d'application et d'intérêt qui n'échappa point à M. de Melun. Le soir, à souper, mademoiselle de Clermont le fit placer à côté d'elle. Ils gardèrent l'un et l'autre le silence, jusqu'au moment où la conversation générale devint assez bruyante pour favoriser un entretien particulier. « Vous avez vu tantôt, dit mademoiselle de Clermont, que je sais profiter des conseils qu'on me donne; j'espère que cet exemple vous encouragera. » La crainte

de vous déplaire ; répondit le duc, pourroit seule réprimer mon zèle ; autorisé par vous, je sens qu'il n'aura plus de bornes. Ces paroles, prononcées avec effusion, attendrirent mademoiselle de Clermont ; un regard plein de sentiment fut sa seule réponse. Elle n'avoit jamais éprouvé autant de désir de plaire : elle déploya, dans cette soirée, tous les charmes de son esprit, et de son côté, le duc l'étonna par une vivacité qu'on ne lui voyoit jamais, par le choix et la délicatesse de ses expressions.

Les jours suivans, mademoiselle de Clermont n'osa donner au duc de Melun des préférences

qu'on auroit fini par remarquer, mais elle les prodigua à la marquise de G***, cousine du duc, et intimement liée avec lui depuis son enfance. En amitié, ainsi qu'en amour, les princesses sont condamnées à faire tous les premiers frais. Le respect défend de les prévenir, ou de s'approcher d'elles sans leur invitation. Il résulte de ces lois trop sévères, inventées par l'orgueil, que la princesse la plus fière fait souvent des démarches et des avances que très-peu de femmes d'un rang inférieur oseroient se permettre.

La subite amitié de mademoiselle de Clermont pour madame

de G*** parut extraordinaire à tout le monde. La marquise n'étoit plus de la première jeunesse, et elle avoit plus de mérite que d'agrémens; cependant personne alors ne devina le motif de mademoiselle de Clermont. On imagina que monsieur le Duc lui avoit recommandé de se lier avec madame de G*** dont la réputation étoit parfaite à tous égards. Monsieur de Melun n'osa s'arrêter aux idées que lui inspiroit confusément cette intimité, mais la marquise parut lui devenir plus chère encore : dès qu'elle étoit un moment éloignée de mademoiselle de Clermont, il se rapprochoit d'elle; il avoit avec

elle, dans ses manières, quelque chose de plus affectueux qu'à l'ordinaire. Il se plaçoit toujours à table à côté d'elle, et alors il n'étoit séparé de mademoiselle de Clermont que par elle, car la princesse, à dîner et à souper, ne manquoit jamais d'appeler madame de G***, dont elle devint absolument inséparable.

Monsieur le Duc fut obligé de faire une course à Paris. Au jour fixé pour son retour, mademoiselle de Clermont imagina de lui préparer une espèce de fête, terminée par un bal. Elle dansoit parfaitement; M. de Melun ne l'avoit jamais vue danser.... elle savoit que, malgré son austérité,

il aimoit assez la danse, et qu'il étoit cité comme l'un des meilleurs danseurs de la cour.

Le soir, étant à sa fenêtre, elle vit passer, dans une des cours, madame de G*** et M. de Melun qui alloient se promener. Elle descendit seule précipitamment, et fut les joindre ; elle prit le bras du Duc, et elle dirigea ses pas vers l'*île d'Amour*. Débarrassée, pour quelques instans, des entraves de l'étiquette, sans suite, presque tête à tête avec M. de Melun, il lui sembla qu'elle entroit pour la première fois dans cette île délicieuse dont elle ne prononça le nom qu'avec émotion.... Madame de G*** ne man-

quoit pas d'esprit, mais elle avoit un désagrément qui rend extrêmement insipide dans la société, celui de se répéter, et de revenir continuellement sur les mêmes idées. M. de Melun lui inspiroit autant d'estime et de confiance que d'amitié ; cependant elle avoit avec lui, dans le monde, un ton fatigant de persifflage qu'elle quittoit rarement, et qu'elle prenoit, surtout, quand elle vouloit plaire. Elle plaisantoit sans cesse, avec plus de monotonie que de finesse, sur sa froideur et sur sa distraction, et l'*île d'Amour* lui fournit un grand nombre de moqueries de ce genre. On s'assit en face d'un beau groupe

en marbre, connu sous le nom de *la Déclaration ;* il représente un jeune homme aux pieds d'une nymphe à laquelle il paroît faire *une déclaration*, tandis qu'il est lui-même inspiré par l'Amour, debout à ses côtés et lui parlant tout bas à l'oreille. M. de Melun regardant fixement ces statues, la marquise se mit à rire : Vous avez l'air, dit-elle, d'écouter ce jeune homme ; mais à quoi vous serviroit de l'entendre ! vous ne le comprendriez pas. Je pensois, reprit M. de Melun, qu'ici, surtout, l'Amour devroit se condamner au silence, car toutes les expressions dont il pourroit se servir, ont été profanées par le

mensonge et par la flatterie..... Voilà bien la réflexion d'un misanthrope! s'écria la marquise. Du moins, reprit mademoiselle de Clermont, ce n'est pas celle d'un courtisan, mais elle est bien triste, ajouta-t-elle en soupirant. Cet entretien fut interrompu par un homme d'un certain âge, d'un extérieur noble et respectable, qui s'approcha de mademoiselle de Clermont pour lui présenter un placet. Cette princesse étoit naturellement affable; d'ailleurs, la présence de M. de Melun ajoutoit infiniment à sa bonté. L'inconnu fut accueilli avec tant de bienveillance, qu'il entra dans quelques détails. Sa demande

étoit parfaitement fondée ; c'étoit une grâce qui dépendoit de monsieur le Duc : il s'agissoit de réparer une injustice qui ravissoit à cet homme toute sa fortune ; mais l'affaire ne souffroit aucun retardement ; il falloit obtenir, le soir même, la signature de monsieur le Duc. Mademoiselle de Clermont s'en chargea formellement, et ce fut avec autant de sensibilité que de grâce, d'autant mieux que monsieur de Melun, qui connoissoit cette affaire, l'assura que cet homme méritoit, à tous égards, sa protection. On retourna au château ; mademoiselle de Clermont entra un moment dans le salon ; tout

le monde n'étoit point encore rassemblé ; elle s'assit auprès d'une table sur laquelle, en s'appuyant, elle posa le placet qu'elle venoit de recevoir. Au bout de quelques minutes, on accourut pour l'avertir qu'un habit de bal, qu'elle avoit commandé, venoit d'arriver de Paris. Elle se leva précipitamment, emmena madame de G***, et sortit du salon. Monsieur de Melun, resté seul auprès de la table, aperçut le placet oublié..... il le prit et le mit dans sa poche, décidé à ne le rendre que si on le redemandoit. Il resta exprès dans le salon, afin de voir si on enverroit chercher ce placet reçu

avec tant d'attendrissement ; mais l'habit de bal, mais l'attente d'une fête avoient fait oublier sans retour, et le placet, et l'homme intéressant et opprimé !

Monsieur le Duc n'arriva qu'à l'heure du souper ; monsieur de Melun ne se mit point à table, il resta dans le salon. Mademoiselle de Clermont regarda plus d'une fois du côté de la porte ; elle fut rêveuse et préoccupée pendant tout le temps du souper. En sortant de table, elle remonta dans son appartement, afin de s'habiller pour le bal, qui commença à minuit. Alors parut mademoiselle de Clermont, dans

une parure éblouissante. A son aspect, il y eut, dans toute la salle, une espèce d'exclamation universelle..... Monsieur de Melun, placé dans un coin, la vit, soupira, et, sortant aussitôt de la galerie, il passa dans un salon où l'on jouoit; il s'assit tristement dans l'embrasure d'une fenêtre; et ne faisant nulle attention à tout ce qui l'entouroit, il tomba dans la plus profonde rêverie.

Cependant, mademoiselle de Clermont, en dansant la première contre-danse, jetoit autour d'elle des regards inquiets, et cherchoit vainement le seul objet dont elle désirât le suffrage.....

La contredanse lui parut d'une longueur mortelle ; quand elle en fut quitte, elle se plaignit du chaud, afin d'avoir un prétexte de traverser la galerie, et d'aller dans la pièce à côté. Madame de G*** l'accompagna. En entrant dans le salon des joueurs, elle aperçut dans l'instant monsieur de Melun, quoiqu'elle ne pût voir qu'un pan de son habit. Elle dirigea ses pas de ce côté ; à quelque distance de la fenêtre, madame de G*** s'arrêta pour parler à quelqu'un, et mademoiselle de Clermont s'avançant, se trouva seule auprès du duc, qui se leva en tressaillant..... « Eh bon Dieu !

monsieur de Melun, s'écria-t-elle, que faites-vous donc là ? A cette question, le duc répondit, d'un ton glacial, qu'il s'étoit placé à l'écart, parce qu'il ne vouloit ni danser, ni jouer. Mademoiselle de Clermont resta pétrifiée. La marquise survint, qui, suivant sa coutume, adressa à monsieur de Melun plusieurs plaisanteries sur *sa sauvagerie*. Mademoiselle de Clermont s'éloigna brusquement, et se hâta de rentrer dans la galerie. Blessée, irritée autant que surprise, mais soutenue par la fierté et par le dépit même, elle se remit à danser, en montrant la plus grande gaîté ; elle trouvoit une sorte de

soulagement dans cette affectation ; c'étoit une vengeance. D'ailleurs, elle espéroit toujours que monsieur de Melun viendroit, au moins, faire un tour dans la galerie ; mais il n'y parut point. Il fut demandé vainement par plusieurs danseuses, qui lui envoyèrent une députation, qui ne le trouva plus dans la salle de jeu, et qui vint dire que vraisemblablement il étoit allé se coucher. Alors mademoiselle de Clairmont perdit subitement toute sa gaîté factice ; le bal devint pour elle mortellement insipide ; elle ne sentit plus qu'un invincible ennui, et le désir de se retrouver seule. Monsieur le Duc fut se

coucher à deux heures, et peu de temps après, mademoiselle de Clermont se retira. Elle ne s'avouoit point encore ses sentimens secrets, rien de frivole n'avoit contribué à les faire naître; ce n'étoit ni la figure, ni les agrémens de monsieur de Melun qui avoient fixé son attention sur lui; c'étoit encore moins sa galanterie, elle ne l'avoit distinqué que par son austérité, par sa raison, et par la droiture de son caractère; ce qu'elle éprouvoit n'étoit donc point de l'amour. Elle cherchoit un ami vertueux et sévère, comment s'alarmer d'un attachement de ce genre? C'est ainsi qu'elle rai-

sonnoit. Par la suite, l'expérience lui apprit que, pour les femmes honnêtes et sensibles, le véritable amour n'est autre chose qu'une amitié exaltée, et que celui-là seul est durable. C'est pourquoi l'on peut citer tant d'exemples de femmes qui ont eu de grandes passions pour des hommes avancés en âge, ou d'un extérieur repoussant.

Mademoiselle de Clermont fit les plus tristes réflexions sur la conduite du duc de Melun; depuis plus de trois semaines elle voyoit en lui, malgré son extrême réserve, tous les signes et tous les vrais témoignages d'un vif intérêt; il n'entroit jamais

dans le salon sans la chercher des yeux, ses regards se portoient sur elle avec une expression particulière, le son de sa voix étoit plus doux en lui parlant.... ce jour même il s'étoit entretenu avec elle d'une manière si agréable, et qui souvent avoit eu quelque chose de si affectueux !.... Il aimoit la danse, il en étoit convenu..... Pourquoi donc ce caprice ? pourquoi ce ton si sec, si rempli d'humeur, et cette affectation si peu polie de ne pas paroître un instant dans la salle de bal ?..... Ces diverses pensées occupèrent mademoiselle de Clermont durant la plus grande partie de la nuit ; cependant elle

se leva de bonne heure ; elle sortit, dans l'intention d'aller se promener : en passant dans son salon, elle éprouva une surprise peu agréable en apercevant l'homme qui, la veille, lui avoit présenté un placet dans l'*Ile d'Amour ;* elle se rappela, avec douleur, l'oubli total d'une promesse solennelle qui avoit eu pour témoin monsieur de Melun..... Qu'alloit-elle répondre à cet homme malheureux, qui avoit compté sur sa parole ? comment pourroit-elle réparer une négligence si coupable, et qu'en penseroit monsieur de Melun ?..... Toutes ces idées se présentèrent à la fois à son imagination, et

lui causèrent un trouble inexprimable.... Elle s'arrêta sans avoir la force de dire un seul mot, et l'homme au placet s'approchant d'elle avec une physionomie qui exprimoit la joie la plus vive : Je viens, dit-il, remercier votre altesse sérénissime, à laquelle je dois le repos et le bonheur de ma vie..... — Comment ? — M. le duc de Melun, qui m'a fait l'honneur de venir chez moi ce matin, m'a appris ce que je devois à vos bontés ; il a daigné m'apporter le consentement du prince, obtenu, hier au soir, à la sollicitation de mademoiselle..... — Monsieur de Melun vous a dit cela ? — Oui, mademoiselle, en

me rendant, avec la signature du prince, le mémoire que j'ai pris la liberté de vous remettre hier. A ces mots, mademoiselle de Clermont balbutia quelques mots obligeans sur le plaisir que lui causoit le succès de cette affaire, et sur-le-champ elle se rendit chez monsieur le Duc, qui lui confirma tout ce qu'on venoit de lui dire. Vous devez des remercimens à monsieur de Melun, continua monsieur le Duc, pour la chaleur qu'il a mise à cette affaire, parce qu'il savoit, m'a-t-il dit, qu'elle vous intéresse vivement. En rentrant pour me coucher, je l'ai trouvé établi chez moi, m'attendant de pied ferme,

pour me forcer, malgré ma lassitude et l'heure indue, à écouter la lecture du placet, et ensuite à l'apostiller de ma main.

Ce détail acheva de porter au comble la douloureuse confusion de mademoiselle de Clermont ; elle se hâta de quitter monsieur le Duc pour aller se promener, sûre de trouver à cette heure monsieur de Melun près du grand canal : une femme connoît si promptement toutes les habitudes de l'objet qu'elle aime, et sans avoir l'air de s'en informer ! Les femmes seules possèdent le secret d'apprendre parfaitement tout ce qu'elles n'osent deman-

der, par l'art de savoir faire des questions indirectes avec une adresse inimitable. En effet, mademoiselle de Clermont trouva M. de Melun seul sur les bords du canal. J'ai des remercîmens à lui faire, dit-elle en quittant les dames qui l'accompagnoient; et s'avançant précipitamment vers lui, elle prit son bras; et s'éloignant de manière à n'être entendue de personne: Ah! monsieur de Melun, dit-elle, quelle opinion avez-vous de moi! Oh! ne me jugez point sur une action que je me reprocherai toute ma vie.... Il est vrai, cette fête, ce bal m'ont causé la plus inexcusable distraction; mais ne l'at-

tribuez point à la coquetterie, vous seriez injuste..... Une idée bien différente m'occupoit..... Je ne puis vous parler qu'un moment, et j'aurois tant de choses à vous dire!..... je voudrois me justifier, et je dois vous remercier..... vous avez réparé ma faute, vous avez rempli mon devoir.... Ah! si vous saviez à quel point je suis pénétrée de ce procédé! le plaisir de vous admirer me dédommage de la juste confusion que j'éprouve; mais si j'ai perdu votre estime, qui me consolera?.... A ces mots elle regarda monsieur de Melun, et elle vit ses yeux remplis de larmes; les siennes coulèrent; elle serra doucement

le bras qu'elle tenoit ; le duc pâlit, ses jambes chancelèrent.... Six personnes clairvoyantes et curieuses étoient à quelques pas de lui ; l'excès de son émotion, de sa contrainte et de ses inquiétudes rendoient sa situation aussi pénible qu'embarrassante..... Mademoiselle de Clermont, plus heureuse, ne sentoit que la joie d'avoir lu dans son cœur. Tous les deux gardoient le silence, et, sans effort, ils venoient de s'entendre !.... Enfin, mademoiselle de Clermont reprenant la parole : Voilà donc pourquoi, dit-elle en souriant, vous n'avez pas voulu danser hier ?.... J'avoue, répondit le duc, que j'avois un peu

d'humeur contre le bal.... Ah! s'écria mademoiselle de Clermont, ce n'étoit point le bal..... Elle s'arrêta et rougit.... *Le bal!* reprit-elle, je le déteste, et je fais vœu de passer une année entière sans danser. — Une année entière! — Oui, je le jure à monsieur de Melun. — Et les bals de la cour? — Je trouverai un prétexte pour n'y point danser, et laissez-moi croire que ce petit sacrifice sera une espèce d'expiation, à vos yeux, d'une légèreté qui a dû vous donner de mon caractère une opinion si défavorable. En prononçant ces paroles, elle se tourna vers les personnes qui la suivoient, et fut les

rejoindre. Toute cette journée fut pour elle un enchantement : elle avoit vu monsieur de Melun pâlir et s'attendrir ; cet homme si sage, si austère, si maître de lui-même, si froid en apparence, elle l'avoit vu se troubler, chanceler et prêt à se trouver mal !... Qu'elle étoit heureuse et fière, en se retraçant ce moment de saisissement et de bonheur !..... Comme elle fut aimable, accueillante tout le reste du jour, et contente de tout ce qui l'entouroit ! A dîner, elle appela monsieur de Melun et madame de G***, et les fit placer à ses côtés. Comme toutes les plaisanteries les plus rebattues de la marquise lui pa-

rurent agréables ! comme elle en rit naturellement ! Pour le duc, il ne rioit pas ; il ne fut jamais plus silencieux et plus taciturne : mais son regard étoit si doux ! et quand il ne répondoit pas, il soupiroit ; ce qui vaut mieux en présence d'un tiers, que la réponse la plus spirituelle.

A l'heure de la promenade, au moment de monter en calèche, une des dames de mademoiselle de Clermont voulut prendre, des mains d'une jeune paysanne, un placet présenté à la princesse : Donnez, dit cette dernière, en regardant M. de Melun, donnez-moi ce placet, et je ne le perdrai pas. Et se retournant vers la jeune

paysanne, elle l'invita à revenir au château dans la soirée, car sa jolie figure et son air abattu faisoient pressentir que sa demande devoit être intéressante. Le placet fut lu dans la calèche ; il contenoit la plainte naïve et touchante d'une jeune fille séduite et abandonnée par un valet de pied de la princesse. Qu'elle fut bien inspirée, cette jeune fille, en présentant son placet ce jour-là ! elle l'avoit terminé par cette phrase : *Si votre altesse m'abandonne, je n'aurai plus d'autre ressource que de m'aller jeter dans le grand canal.*

M. de Melun étoit dans la calèche ; le secret de la jeune fille pou-

voit-il être bien gardé ? Comment laisser échapper une telle occasion de parler d'*amour*, de *malheur*, de *désespoir*, et de montrer toute sa sensibilité ?.... Pardonnons à l'amour un peu d'ostentation, le seul désir de plaire ou de briller en donne tant !....

Mademoiselle de Clermont retrouva la paysanne au château ; le valet de pied fut appelé, sermonné ; la jeune fille richement dotée, les deux amans raccommodés, et l'engagement du mariage irrévocablement pris.

Après souper on proposa une promenade sur l'eau, et l'on se rendit au canal de Chantilly, où l'on trouva plusieurs gondoles il-

luminées, suivies de petites barques remplies de musiciens. Un temps pur et serein, le calme de la nuit, une musique délicieuse, la lumière douce et tendre du plus beau clair de lune, tout portoit au fond du cœur de mademoiselle de Clermont, des impressions d'autant plus vives qu'elles étoient nouvelles. Dans un moment où la conversation générale étoit extrêmement bruyante, mademoiselle de Clermont, sous prétexte de vouloir entendre mieux la musique, se retira dans le coin le plus obscur de la gondole. Elle s'abandonnoit au charme d'une rêverie profonde, lorsqu'un mouvement qu'elle enten-

dit derrière elle, lui fit tourner la tête, et elle vit le duc de Melun qui paroissoit vouloir s'éloigner. « Quoi donc ! dit-elle en rougissant, c'est moi qui fais fuir M. de Melun ? J'ai craint, reprit le duc, de troubler la solitude que mademoiselle semble chercher.... En la partageant, interrompit-elle vivement, vous la rendez plus agréable. » M. de Melun ne répondit que par une inclination respectueuse. Il garda le silence un instant.... Enfin, prenant la parole, d'une voix basse et tremblante : « Mademoiselle, dit-il, n'a-t-elle point d'ordres à donner pour Paris ? je compte partir à la pointe du jour. » Dans

la disposition où se trouvoit mademoiselle de Clermont, elle ne s'attendoit guère à ce départ précipité. L'adieu de M. de Melun la rendit interdite, et ne pouvant dissimuler entièrement ce qui se passoit dans son âme : « Il faut donc, reprit-elle en le regardant fixement, que vous ayiez des affaires bien importantes pour nous quitter d'une manière si brusque et si imprévue ? » Le ton interrogatif de mademoiselle de Clermont indiquoit une question. Le duc parut embarrassé : « Le respect, répondit-il, est souvent un obstacle à la confiance.... J'entends cette défaite, interrompit mademoiselle de Clermont ; elle

ne me satisfait pas, mais elle me suffit. » Ces mots, prononcés avec beaucoup de feu, firent soupirer M. de Melun ; il leva les yeux au ciel, et en les baissant, il rencontra ceux de mademoiselle de Clermont, plus beaux, plus touchans, plus expressifs qu'ils ne furent jamais : il alloit parler ; et peut-être trahir entièrement les secrets de son cœur, lorsque M. le Duc s'approchant, mit fin à cet entretien si pénible et si dangereux.

Au moment où le jour commençoit à paroître, on le vint dire à mademoiselle de Clermont qui, de premier mouvement, s'écria : « Quoi déjà ! ah ! que j'en

suis fâchée, et que je regrette la nuit ! » Ces paroles furent entendues de M. de Melun, et la sensibilité dont elles le pénétrèrent, fut une nouvelle raison pour lui de hâter son départ ; il comprit trop à quel point il étoit nécessaire. A l'instant où l'on descendoit des gondoles pour retourner au château, M. de Melun s'approcha de M. le Duc, feignit d'avoir reçu des lettres qui demandoient sa présence à Paris, prit congé de lui, et s'arracha de Chantilly, avec autant de peine que de courage. Son départ acheva d'éclairer mademoiselle de Clermont sur le sentiment qui la dominoit. Livrée à l'en-

nui, aux regrets, à ce vide affreux qu'on éprouve loin du seul objet qui peut intéresser, elle n'avoit qu'une consolation, l'espoir de son retour, et qu'un plaisir, celui de guetter à sa fenêtre toutes les voitures qui arrivoient dans la cour. Lorsqu'elle étoit dans le salon, elle entendoit toujours la première le bruit d'un carrosse, ou celui d'un fouet de poste. Alors, les yeux attachés sur la porte, elle attendoit avec saisissement que cette porte s'ouvrît; et quelle désagréable sensation lui causoit la personne qui entroit (quelqu'aimable qu'elle fût)! ce n'étoit pas M. de Melun!.... Quinze mortels jours se

passèrent de la sorte, le duc ne revint point; mais enfin le voyage finit. Avec quelle joie secrète mademoiselle de Clermont retourna à Paris, en songeant qu'elle alloit se retrouver dans les lieux que M. de Melun habitoit!... La première fois que le hasard le lui fit rencontrer, son trouble fut inexprimable; il lui sembloit que tous les yeux étoient fixés sur elle et lisoient au fond de son âme; mais son agitation et son embarras ne furent remarqués que de l'objet qui les causoit. Le duc, toujours prêt à se trahir, eut assez de force et de vertu pour la fuir encore de nouveau, malgré la certitude d'être aimé. Tout est

compensé dans la nature : si les cœurs sensibles sont souvent ingénieux à se tourmenter, ils ne le sont pas moins à chercher, à trouver des consolations et des dédommagemens dans les choses les plus affligeantes.

Mademoiselle de Clermont voyoit dans le soin que monsieur de Melun mettoit à l'éviter, une raison de plus d'admirer son caractère ; et tout ce qui attache davantage à l'objet qu'on aime, est un bonheur.

Cependant monsieur de Melun rencontroit souvent mademoiselle de Clermont, surtout à la cour. L'hiver avançoit, et l'on annonça *un bal paré* à Ver-

sailles, dans lequel le roi, devant danser un quadrille, nomma pour sa danseuse mademoiselle de Clermont. Cette dernière, se trouvant à souper chez monsieur le Duc, avec M. de Melun, lui demanda s'il se souvenoit de la promesse qu'elle lui avoit faite d'être un an sans danser. Si je m'en souviens !.... reprit vivement monsieur de Melun. Il n'osa poursuivre. Eh bien ! dit mademoiselle de Clermont, vous qui êtes aussi du quadrille de la cour, vous savez que je suis désignée pour danser avec le roi ! Aussi, répondit monsieur de Melun en souriant, avois-je eu l'honneur de dire à mademoiselle qu'un

tel vœu seroit pour elle d'une difficile exécution. — Concevez que vous n'avez regardé cet engagement que comme une façon de parler.... — Mademoiselle, en y réfléchissant, a dû voir qu'il lui seroit impossible de faire une chose si extraordinaire à son âge et dans sa situation. — *Impossible!*.... Combien il y a peu de choses impossibles quand. . . . . Elle rougit, n'acheva pas, et détourna la tête. Un moment après, reprenant la conversation: « Vous croyez donc, reprit-elle, que je danserai au bal paré? » A cette question, le duc la regarda fixement d'un air étonné. « Non, monsieur, continua-t-elle, je ne

danserai que l'été prochain, à *Chantilly*. » Comme elle disoit ces mots, elle se leva de table, et l'on passa dans le salon. Le lendemain, mademoiselle de Clermont écrivit à son frère, qu'en descendant seule l'un des petits escaliers de son appartement, elle s'étoit donné une entorse. Monsieur le Duc reçut ce billet à l'heure de son audience, et cette nouvelle se répandit aussitôt dans tout Paris. Le chirurgien attaché à la princesse, et gagné par elle, déclara qu'il avoit vu son pied, et que la princesse seroit obligée de garder sa chambre six semaines. Elle se mit sur une chaise longue, et reçut ainsi les

visites de toute la cour. Le duc de Melun y accourut. Il ne savoit que penser ; il se doutoit bien, d'après l'entretien de la veille, que c'étoit une feinte ; cependant, il étoit possible que l'accident fût réel. Le premier regard de mademoiselle de Clermont le tira de son incertitude ; elle sourit en l'apercevant ; et dans le moment où il entra, plusieurs personnes s'en allant, et les dames de mademoiselle de Clermont les reconduisant, il s'approcha de sa chaise longue : « Eh bien ! lui dit mademoiselle de Clermont, étoit-ce *une chose impossible* ?.... Et maintenant croirez-vous que ce fut le bal ou le désir de briller

dans une nombreuse assemblée qui me fit oublier le placet ?.... Ah ! reprit le duc avec attendrissement, pourquoi nous punir tous, quand un seul mot vous suffisoit.... » Il n'en put dire davantage ; les dames de mademoiselle de Clermont se rapprochoient d'elle.

Mademoiselle de Clermont resta en effet six semaines dans sa chambre, et sur une chaise longue : elle fut remplacée dans le quadrille de la cour ; et comme le roi avoit annoncé qu'il y auroit encore un bal, uniquement pour dédommager mademoiselle de Clermont de n'avoir pu aller au premier, elle prit le parti de

feindre d'être boiteuse ; elle emmaillota son pied droit de manière à le grossir excessivement, et parut ainsi à la cour. Monsieur de Melun qui, depuis l'histoire de la fausse entorse, alloit assidûment chez mademoiselle de Clermont, y fut ce soir-là de si bonne heure, qu'il trouva le salon vide. Lorsqu'on fut dire à la princesse qu'il venoit d'arriver, elle donna l'ordre d'avertir ses dames, mais elle ne les attendit pas ; elle se hâta d'entrer dans le salon. Monsieur de Melun, la voyant marcher sans boiter, la regardoit de l'air le plus touché : « Voyez, dit-elle, comme votre vue me guérit de mes maux !....

Ah ! s'écria le duc en mettant un genou en terre, quelle raison humaine pourroit tenir à tout ce que j'éprouve depuis six semaines !....»

C'étoit enfin parler. Mais aussi c'étoit la première fois qu'il se trouvoit tête à tête avec celle qu'il adoroit, et qui lui donnoit de ses sentimens des preuves si extraordinaires. Mademoiselle de Clermont, toujours debout, fut si émue, si tremblante, qu'elle s'appuya contre une table.... Le duc, toujours à genoux, fondit en larmes.... On entendit du bruit dans l'antichambre : *Pour toujours !* dit mademoiselle de Clermont d'une voix entrecoupée.... *Jusqu'au tombeau !* répondit le

Duc en se relevant et en essuyant ses yeux ?... La porte s'ouvrit, les dames de la princesse entrèrent. Cette dernière eut assez de présence d'esprit pour conter qu'en entrant dans le salon, le battant de la porte étoit tombé sur son pied malade, et qu'il lui étoit échappé un cri qui avoit causé une frayeur extrême à monsieur de Melun. Cette histoire prévint l'étonnement qu'auroit excité l'altération qu'il étoit impossible de ne pas remarquer sur le visage de mademoiselle de Clermont, et sur celui de monsieur de Melun.

Quelle révolution cette soirée produisit dans l'existence de mademoiselle de Clermont ! elle

étoit adorée, elle avoit reçu le serment de l'être toujours..... *jusqu'au tombeau*..... Ces paroles étoient sorties de la bouche de M. de Melun!..... Quels projets formoit mademoiselle de Clermont? aucun. Animée d'une seule pensée, elle se répétoit : Il m'aime, il me l'a dit! Ce souvenir, cette idée occupoient son âme toute entière; l'avenir ne pouvoit l'inquiéter, elle n'y voyoit que son amant fidèle *jusqu'au tombeau*.... des obstacles, en existoit-il? qu'avoit-elle à craindre? elle étoit sûre d'être aimée.....

Cependant, monsieur de Melun, un peu rendu à lui-même, fut épouvanté de sa foiblesse; il

avoit trente ans, il étoit l'ami de monsieur le Duc, dont il possédoit toute la confiance, auquel il avoit les plus grandes obligations, et il venoit de déclarer une passion extravagante à sa sœur, à une princesse du sang, jeune, sans expérience ;..... il savoit que monsieur le Duc s'occupoit dans ce moment d'une négociation, dont le but étoit le mariage de mademoiselle de Clermont avec une tête couronnée..... Dans sa situation, profiter de ses sentimens, achever de la séduire, c'étoit bouleverser sa destinée, c'étoit la perdre, et manquer à tous les devoirs de la reconnoissance et de la probi-

té. Il n'hésita pas à sacrifier sa passion à son devoir; mais comment se conduire après son imprudence de la veille, après avoir fait la déclaration la plus formelle !..... Le résultat de ces réflexions fut d'écrire à mademoiselle de Clermont une lettre conçue en ces termes :

« Je ne fus hier qu'un insensé, » je serois aujourd'hui le plus » vil des hommes, si je n'éprou- » vois pas des remords trop fon- » dés !..... Je voudrois pouvoir » racheter de mon sang un aveu » téméraire et coupable; mais, du » moins, je jure, par le sentiment » même qui m'égare, de garder » désormais un silence éternel.....

» Ce sentiment, devenu tout » pour moi, me rendra tout pos- » sible ; je m'éloignerai, mais » pour votre repos, pour votre » réputation, pour votre gloire. » Je souffrirai, mais pour vous !... » Ah ! remplissez vos nobles des- » tins, et ne me plaignez point !... » Depuis six mois, ai-je une » autre existence que la vôtre ? » ne m'est-il pas aussi nécessaire » de vous voir l'objet de l'admi- » ration universelle, que de m'es- » timer moi-même !..... Soyez » paisible, soyez heureuse, et mon » sort ne sera-t-il pas encore assez » beau ?..... »

Il venoit de terminer cette lettre, lorsqu'on entra pour lui

annoncer un page de mademoiselle de Clermont, qui entra, et lui remit un billet de la princesse, le premier billet qu'il eût reçu d'elle, un billet de son écriture !..... Il l'ouvrit avec un trouble inexprimable ; mais ce billet ne contenoit rien d'intéressant ; il étoit écrit à la tierce personne ; la princesse demandoit à monsieur de Melun, pour une de ses dames, sa loge à la comédie française ; monsieur de Melun répondit verbalement qu'il alloit porter lui-même ce qu'on lui demandoit, et le page sortit. Quand monsieur de Melun fut seul, il examina avec attention le billet de la princesse, et

quels furent sa surprise et son attendrissement, en lisant sur le cachet, ces mots qu'il avoit prononcés la veille : *jusqu'au tombeau !*

Mademoiselle de Clermont, le soir même, avoit envoyé chez son graveur l'ordre de tracer ces paroles sur un cachet tout fait, et de le lui envoyer le lendemain à midi; ce qui fut exécuté. Afin d'employer ce cachet, elle saisit le prétexte que lui fournit une de ses dames, qui témoigna le désir d'aller à la comédie; elle écrivit en sa présence à monsieur de Melun, pour demander la loge; le cachet disoit assez pour qu'elle se consolât de ne pou-

voir écrire que deux lignes insignifiantes.

Monsieur de Melun se rendit chez mademoiselle de Clermont; elle étoit seule avec sa dame d'honneur, à laquelle il présenta le billet de loge, pour l'offrir à la princesse. Un instant après, la dame d'honneur se leva pour aller chercher son sac à ouvrage, qui étoit à l'autre extrémité de la chambre. Tandis qu'elle avoit le dos tourné, monsieur de Melun, d'un air aussi timide que touché, posa sur un guéridon, à côté de la princesse, la lettre qu'il venoit d'écrire : la princesse rougit, mit son mouchoir sur la lettre, et, appuyant son

bras et sa main sur le guéridon, elle resta dans cette attitude. Monsieur de Melun prit congé d'elle, et la princesse saisissant la lettre avec le mouchoir qui l'enveloppoit et la cachoit, se hâta de se retirer dans son cabinet.

Monsieur de Melun passa le reste de la journée renfermé chez lui. Le lendemain, il eut le désir de revoir mademoiselle de Clermont, afin de connoître, du moins à peu près, l'effet que sa lettre avoit produit sur elle. Il fut souper chez monsieur le Duc, sachant que mademoiselle de Clermont y seroit. Il lui trouva l'air agité, mais satisfait. Pendant qu'on arrangeoit les parties

de jeu, et que tout le monde étoit debout, elle s'approcha de lui, et en lui demandant à voir la carte qu'il avoit tirée, elle la lui rendit avec un billet que monsieur de Melun mit aussitôt dans son sein. Malgré la présence de mademoiselle de Clermont, l'impatience de lire sa réponse lui fit paroître la soirée bien longue. Il se retira de bonne heure; et lorsqu'il fut chez lui, il s'empressa d'ouvrir le billet fermé, avec le cachet nouveau, et ne contenant que ce qui suit :

Pour toujours!.....

« Louise Bourbon-Condé. »

C'étoit le serment échappé la veille à mademoiselle de Clermont, au moment où monsieur de Melun se mit à genoux devant elle, et c'étoit avec réflexion qu'elle le répétoit et le signoit. Qu'auroit exprimé de mieux et de plus une longue lettre ?..... Monsieur de Melun baisa ce touchant écrit, et le remettant sur son sein : « Tu resteras là, dit-il, » jusqu'au dernier battement de » ce cœur sensible et déchiré.... »

On étoit au mois de février. Quelques jours après, sous prétexte d'arrangement d'affaires, le Duc partit pour une terre qu'il avoit en Languedoc, décidé à y rester trois ou quatre mois.

Ce départ causa autant de chagrin que d'étonnement à mademoiselle de Clermont ; et lorsqu'au bout de deux mois, elle vit que monsieur de Melun ne revenoit pas, elle tomba dans une mélancolie dont rien ne put la distraire. Tout le monde attribua sa tristesse au mariage brillant dont il étoit question pour elle, et qui devoit l'éloigner à jamais de la France. Monsieur le Duc, en effet, lui en avoit parlé ; mais l'ayant trouvée entièrement opposée à ce projet, il lui avoit demandé d'y réfléchir mûrement, et de l'instruire de sa dernière résolution à cet égard, dans le cours du mois de

mai. A cette époque, revint le Duc de Melun, après une absence de trois mois. Le lendemain de son arrivée, la marquise de G*** vint trouver mademoiselle de Clermont, pour lui faire une confidence au sujet de monsieur de Melun. Le comte de B***, d'une richesse immense, n'avoit qu'une fille unique, âgée de dix-sept ans, aimable et belle. Cette jeune personne, dont le père commandoit en Languedoc, avoit beaucoup vu le duc dans cette province; ses parens, amis de la marquise, lui avoient confié qu'ils désiroient passionnément l'alliance du duc de Melun, et d'autant plus qu'ils soupçon-

noient que leur fille avoit de l'inclination pour lui. Après ce récit, madame de G*** demanda à mademoiselle de Clermont, d'engager monsieur le Duc à parler à monsieur de Melun sur une affaire si avantageuse pour lui. Je compte aussi, continua la marquise, lui dire, à cet égard, tout ce que je pense ; mais comme il a toujours montré beaucoup d'éloignement pour le mariage, je désire vivement être secondée par monsieur le Duc, qui a tant d'ascendant sur son cœur et sur son esprit. Mademoiselle de Clermont interrompit la marquise pour la questionner sur mademoiselle de B***,

dont la marquise fit le plus grand éloge. Mademoiselle de Clermont promit de parler à son frère.

Cette conversation causa à mademoiselle de Clermont la plus vive inquiétude qu'elle eût encore éprouvée. Mademoiselle de B*** aimoit le duc de Melun, et elle étoit charmante..... Tous les amis de monsieur de Melun alloient se réunir pour lui vanter tous les avantages de cette alliance..... Quels tristes sujets de réflexion ! Hélas ! se disoit-elle ; le sentiment qu'on suppose à mademoiselle de B*** (et qu'elle n'a peut-être pas) intéresse tout le monde ; et moi, pour éviter un

blâme universel, je dois cacher celui que j'éprouve : cependant, je suis libre aussi..... Que je le hais ce rang funeste où le sort ma placée !.... Monsieur de Melun, lui-même, croit que je dois à cette odieuse élévation le sacrifice d'un attachement si tendre ; il croiroit, en y répondant, se rendre indigne de l'inspirer.... Ne s'est-il pas rétracté ? n'a-t-il pas fui loin des lieux que j'habitois ?..... Il épousera, peut-être, mademoiselle de B*** par reconnoissance, tandis qu'avec moi, le parjure, l'ingratitude et la barbarie ne lui paroissent que de la générosité !..... Des larmes amères accompagnoient ces tris-

tes réflexions. Cependant, elle se décida à faire auprès de monsieur le Duc la démarche qu'on désiroit ; d'ailleurs, c'étoit un prétexte pour parler de monsieur de Melun, et c'étoit un moyen prompt d'apprendre, avec certitude, ses sentimens à cet égard. Monsieur le Duc étoit à Versailles pour trois jours ; il falloit attendre son retour. Pendant ce temps, mademoiselle de Clermont ne revit point monsieur de Melun, mais elle sut qu'il étoit maigri, et plus distrait que jamais : elle sut aussi tous les détails imaginables sur mademoiselle de B***, sur sa figure, sur son caractère, sur ses talens. Elle n'auroit pu la

méconnoître si elle l'eût rencontrée.

Aussitôt que monsieur le Duc fut revenu de Versailles, mademoiselle de Clermont lui rendit compte de tout ce que madame de G*** lui avoit dit, et elle eut assez d'empire sur elle-même (les princesses en ont plus que les autres femmes) pour montrer le désir de voir réussir ce mariage. Monsieur le Duc réfléchit un moment; ensuite il dit à mademoiselle de Clermont, que monsieur de Melun, ayant beaucoup d'attachement pour elle, il désiroit qu'elle lui parlât aussi; Je le verrai demain matin, continua-t-il, et ensuite je vous l'en-

verrai. Ceci n'étoit pas dit sans dessein ; monsieur le Duc n'avoit encore aucun soupçon des sentimens mutuels de sa sœur et de monsieur de Melun ; mais il savoit que ce dernier avoit obtenu l'estime et la confiance de mademoiselle de Clermont, et il vouloit l'engager à lui parler du mariage pour lequel elle montroit tant d'éloignement. En effet, il donna cette commission à monsieur de Melun, en ajoutant : Puisqu'elle tâchera de vous déterminer à ne point refuser un établissement avantageux, vous aurez bien le droit de lui donner un semblable conseil pour elle-même. Monsieur de

Melun, désirant et craignant également de revoir mademoiselle de Clermont, après une aussi longue absence, et cependant, heureux de penser qu'il alloit l'entretenir sans témoins, se rendit chez elle, en se promettant de lui parler avec une raison parfaite : Pour son repos, se disoit-il, pour le mien, il faut que je lui parle avec détail ; mon courage peut seul ranimer le sien ; je la déciderai au sacrifice d'un sentiment que tout condamne : c'est ainsi que je dois profiter de l'ascendant que j'ai sur elle. Fortifié par ces pensées, monsieur de Melun arriva, à midi, chez mademoiselle de

Clermont ; il étoit attendu..... On le fit entrer dans un salon au rez-de-chaussée , dont les portes de glaces donnoient sur un jardin. On le pria d'attendre là, parce que la princesse étoit encore dans sa chambre. Au bout de quelques minutes , la porte s'oùvrit ; mademoiselle de Clermont , suivie de deux dames , parut et s'avança vers le duc..... Un regard souvent éclaircit tant de choses ! A peine mademoiselle de Clermont eut-elle jeté les yeux sur monsieur de Melun , que sa jalousie et ses inquiétudes se dissipèrent ; elle cessa de craindre mademoiselle de B***.

Elle invita monsieur de Melun à passer avec elle dans le jardin, elle appuya sur son bras une main charmante, ornée d'un bracelet qui fixa l'attention de monsieur de Melun.... On entra dans le jardin ; les dames de la princesse s'assirent et restèrent sur un banc ; la princesse continua sa promenade. Monsieur de Melun, les yeux fixés sur le bracelet, tressaille en lisant ces mots tracés en lettres de diamans, *pour toujours !* La princesse lui montra l'autre bracelet qui contenoit la réponse de monsieur de Melun, *jusqu'au tombeau !* Ces deux sermens, dit-elle, sont *ineffaçables*..... c'est en vain qu'on vou-

droit les rétracter !..... Les rétracter, grand Dieu ! reprit monsieur de Melun, j'ai pu me repentir de mon imprudence et de ma témérité, mais non d'un sentiment qui m'élève à mes propres yeux, et qui m'est aussi cher que l'honneur. — Et pourquoi donc fuir ? — Pour conserver votre estime. — Ah ! restez près de moi pour me guider, pour m'éclairer..... — Suivrez-vous mes conseils ? — En doutez-vous ? — Remplissez donc votre destinée, honorez la souveraine puissance en montant sur le trône qu'on vous offre. — C'est vous qui m'exilez pour jamais de ma patrie ! songez-vous à l'éternel adieu que vous rece-

vriez de moi ?.... Si vous avez la force de soutenir cette image, ne me supposez pas ce courage inhumain.... Enfin, que me proposez-vous ? de rendre criminel le sentiment qui m'attache à vous ; maintenant, malgré tous les préjugés qui le réprouvent, il est innocent, il ne changera jamais... Ah ! combien ma liberté m'est chère ! du moins elle me donne le droit de vous aimer sans remords..... Ce langage séducteur ébranla toutes les résolutions austères de monsieur de Melun ; il se rappela bien toutes les choses raisonnables qu'il avoit eu le projet de dire, mais dans ce moment elles lui parurent déplacées ou

trop dures : au reste, il se trouvoit héroïquement vertueux, en pensant qu'un autre à sa place auroit fait éclater tous les transports de l'amour et de la reconnoissance : il est vrai, il ne peignoit pas sa passion, mais il la laissoit voir toute entière : un sage amoureux, tête-à-tête avec l'objet qu'il aime, est tout aussi foible qu'un homme ordinaire. La sagesse, en amour, ne peut servir qu'à faire éviter le danger ; elle a rarement assez de force pour le braver.

Monsieur de Melun s'oublia deux heures avec mademoiselle de Clermont ; il ne lui parla que d'elle et de ses sentimens, et

pour but, les intérêts, la gloire et la tranquillité de mademoiselle de Clermont. Cette lettre et ce nouveau projet excitèrent dans le cœur de mademoiselle de Clermont, autant de ressentiment que de douleur : elle appela la fierté à son secours ; c'est, en amour, une grande ressource pour les femmes, et qui souvent pour elles fut le supplément de la raison. La princesse, irritée, jura d'oublier M. de Melun, et même de l'éviter jusqu'au voyage de Chantilly, qui devoit être sur la fin de juin ; elle cessa de porter ses bracelets qui lui retraçoient un souvenir trop cher qu'elle vouloit bannir

de sa mémoire, mais elle les renferma soigneusement dans un écrin particulier, dont elle garda la clef. Le dépit et le chagrin altérèrent sensiblement sa santé; et dans les premiers jours du mois de juin, elle tomba tout à fait malade, et la rougeole se déclara. Monsieur de Melun apprit cette nouvelle à Versailles; il revint sur-le-champ; et sous le prétexte de son attachement pour monsieur le Duc, il s'enferma avec lui, et ne le quitta plus. Lorsque le prince étoit dans la chambre de sa sœur, monsieur de Melun restoit dans un cabinet à côté. La porte de ce cabinet, qui n'étoit jamais fermée, donnoit

dans la chambre de mademoiselle de Clermont. De violens maux de nerfs, joints à la rougeole de mademoiselle de Clermont, rendirent sa maladie très-grave, et firent craindre pour sa vie. Une nuit que monsieur le Duc, accablé de fatigue, s'étoit endormi, monsieur de Melun, voyant tout ce qui l'entouroit livré au sommeil, s'approcha davantage encore de la porte, et l'entr'ouvrit de manière qu'il pouvoit voir, sans être aperçu, ce qui se passoit dans la chambre de mademoiselle de Clermont; il entendit qu'elle parloit à voix basse à l'une de ses femmes, qui étoit au chevet de son lit. Il

prêta l'oreille, et il recueillit ces paroles : « Quoi ! vous en » êtes sûre ? quoi ! monsieur de » Melun est enfermé avec mon » frère ?... Ne vous êtes-vous point » trompée ? est-ce bien lui ?..... » La femme de chambre répéta qu'elle en étoit certaine. Ah Dieu ! reprit mademoiselle de Clermont. Elle garda un instant le silence, puis elle dit : C'est pour mon frère !..... A ces mots, elle se retourna et parut agitée. La femme de chambre lui demanda comment elle se trouvoit ; elle répondit : Ma fièvre est bien forte ; je me sens mal.... et elle ajouta : J'aurois quitté la vie avec plus de tranquillité il y a un an,

et cependant..... Elle n'acheva pas. Mais après une courte pause, elle prit une clef sur sa table de nuit, et la donnant à la femme de chambre, elle lui dit d'aller chercher, dans l'un de ses cabinets, un petit écrin qu'elle lui indiqua : c'étoit celui qui renfermoit ses bracelets. La femme de chambre obéit. Dans ce moment, il n'y avoit plus auprès de la malade qu'un chirurgien endormi dans un fauteuil, et une garde couchée sur un canapé, et livrée aussi au plus profond sommeil..... Monsieur de Melun, hors de lui, et le visage baigné de pleurs, jette un coup d'œil dans la chambre, et au même moment, s'y

élance, et va tomber à genoux près du lit..... Mademoiselle de Clermont tressaille, et lui tend une main brûlante, qu'il arrosa de larmes.... et cependant, dit-elle d'une voix douce et pénétrante, vous partez pour l'Angleterre !..... Non, non, reprit le duc, je jure de rester, et j'atteste tout ce qu'il y a de sacré, que désormais je n'agirai plus que d'après vos volontés et vos ordres.... O mon Dieu ! dit mademoiselle de Clermont en levant les yeux au ciel, mon Dieu, daignez me conserver la vie !..... A ces mots, monsieur de Melun pressa contre son cœur la main qu'il tenoit, et se relevant pré-

cipitamment, il retourna dans le cabinet : heureusement que monsieur le Duc dormoit encore..... Monsieur de Melun sortit doucement et descendit dans le jardin. La nuit étoit sombre et la chaleur étouffante. Monsieur de Melun s'assit sur un banc, en face du palais ; il fixa tristement ses regards sur l'appartement de mademoiselle de Clermont. La lueur vacillante de sa lampe qu'il apercevoit à travers ses vitres, lui parut une clarté funèbre qui le fit frissonner..... On marchoit dans la chambre ; ce qui formoit de grandes ombres fugitives qui passoient, avec rapidité, devant les fenêtres, et qui paroissoient

s'évanouir dans les airs.... Monsieur de Melun, n'osant s'arrêter aux funestes pensées que lui inspiroit l'état de mademoiselle de Clermont, se laissa aller à une rêverie qui s'y rapportoit, mais qui, du moins, ne lui présentoit que vaguement ces images désolantes. Il étoit depuis deux heures dans le jardin, lorsqu'il remarqua dans le palais un grand mouvement; il frémit, et pénétré d'une mortelle inquiétude, il se hâta de rentrer. En montant l'escalier, il entendit répéter ces terribles paroles : *Mademoiselle se meurt*.... Il fut obligé de s'appuyer sur la rampe; il y resta quelques minutes, immobile de

douleur et d'effroi..... On vint l'appeler de la part de monsieur le Duc, qui accourt à sa rencontre avec un visage consterné. « Hélas ! dit-il à monsieur de Melun, je n'ai plus d'espérance ; elle est dans un état affreux, elle n'a plus sa tête, et le médecin dit que ses convulsions ne se calment point ; elle ne passera pas la nuit. Cette funeste révolution s'est opérée tout à coup. A minuit, ayant toute sa connoissance, elle a donné une commission à l'une de ses femmes qui, revenue au bout de cinq ou six minutes, l'a retrouvée tremblante, regardant, d'un air égaré, la porte du cabinet où nous

passons la nuit ; comme si elle voyoit là quelque chose d'effrayant ; ensuite ; versant des larmes, et tombant enfin dans les plus terribles convulsions.

Quel récit pour monsieur de Melun ! chaque mot, chaque circonstance étoit un trait déchirant qui s'enfonçoit jusqu'au fond de son cœur : gardant un morne silence, il écoutoit monsieur le Duc avec un saisissement qui, heureusement, suspendoit toutes les facultés de son âme, et qui ne lui permit ni plaintes, ni larmes, ni la plus légère marque d'attendrissement ; l'excès de sa douleur en sauva les apparences ; mais ce premier moment passé, le

plus violent désespoir succéda à cette espèce d'anéantissement. Quoi ! se disoit-il, c'est moi qui la tue, c'est mon inconcevable imprudence qui a produit cette affreuse révolution !. . . . Grand Dieu ! c'est moi qui la tue !.... et je la perds dans l'instant où je reçois d'elle les plus touchans témoignages de tendresse !.... Je ne lui en ai donné qu'un seul, en bravant tout cette nuit, pour lui parler, et cette funeste preuve d'amour la précipite au tombeau !. . . . L'infortuné duc de Melun faisoit ces réflexions désespérantes à côté de monsieur le Duc, et, forcé de dévorer ses larmes, il souffroit tout ce que

la contrainte peut ajouter à la plus juste douleur.

Enfin, au point du jour, mademoiselle de Clermont parut plus calme. Une heure après, elle recouvra sa parfaite connoissance, et le soir, les médecins répondirent de sa vie. Tranquille et rassuré, monsieur de Melun, le lendemain, voulut retourner à Versailles. Monsieur le Duc exigea qu'il vît auparavant mademoiselle de Clermont, qui, disoit-il, le désiroit, et vouloit le remercier des soins qu'il lui avoit rendus. Monsieur de Melun obéit, il respiroit à peine en entrant dans la chambre de mademoiselle de Clermont : mais quelle fut l'émo-

tion de cette dernière, lorsqu'en jetant les yeux sur lui, elle put jouir de son trouble, de son attendrissement, et que son visage pâle, abattu, défiguré, lui fit connoître tout ce qu'il avoit souffert! Malgré la présence de monsieur le Duc, elle trouva le moyen d'exprimer tout ce qu'elle éprouvoit, et monsieur de Melun, enivré de son bonheur, emporté par le moment, répondit de manière à lui faire comprendre l'excès de sa reconnoissance et de son amour. Mademoiselle de Clermont, deux jours après cette entrevue, fut en état de se lever, et la satisfaction intérieure qu'elle éprouvoit contribua à lui

rendre promptement ses forces et la santé. Mais elle devoit ressentir un chagrin nouveau, plus accablant qu'aucun autre. Monsieur de Melun n'avoit jamais eu la rougeole. On sait avec quelle facilité cette maladie se communique. Monsieur de Melun revint de Versailles avec de la fièvre ; il fut obligé de se mettre au lit, et le médecin qu'il envoya chercher lui déclara qu'il avoit la rougeole. Devant avoir une maladie, c'étoit celle qu'il eût choisie de préférence à toute autre ; elle lui venoit des soins qu'il avoit rendus à mademoiselle de Clermont. Mais l'inquiétude affreuse de cette der-

nière fut extrême ; elle trouva une grande consolation à la montrer sans contrainte. C'étoit en veillant près d'elle que monsieur de Melun avoit pris cette maladie, ainsi elle pouvoit avouer le vif intérêt qu'elle y prenoit, et il est si doux d'avoir un prétexte qui puisse autoriser à laisser voir publiquement une sensibilité qu'on a toujours été forcé de dissimuler !

Cependant la maladie de monsieur de Melun ne fut ni dangereuse ni longue, mais sa convalescence donna de vives inquiétudes ; une toux opiniâtre fit craindre pour sa poitrine, qui parut sérieusement attaquée. Ma-

demoiselle de Clermont consulta, sur l'état de monsieur de Melun, son médecin, qui déclara que le malade ne pourroit se rétablir qu'en passant l'hiver dans les provinces méridionales. Aussitôt mademoiselle de Clermont écrivit à monsieur de Melun, pour exiger, positivement, qu'il partît sans délai; on étoit aux derniers jours de l'automne. L'état où étoit monsieur de Melun lui fournit un excellent prétexte de renoncer à l'ambassade d'Angleterre. Il partit pour le Languedoc, il passa tout l'hiver, il y rétablit parfaitement sa santé, et revint à Paris, sur la fin du mois de mai, au moment où

monsieur le Duc et mademoiselle de Clermont partoient pour Chantilly : monsieur de Melun fut du voyage. Avec quelle joie mademoiselle de Clermont se retrouva à Chantilly avec monsieur de Melun ! Après deux ans d'un amour combattu, d'un amour éprouvé par le temps et par des sacrifices mutuels !.... quel plaisir de revoir ensemble les lieux chéris où cet amour prit naissance ! cette vaste forêt, ces îles delicieuses, ce beau canal, ce palais, ce cabinet consacré à la lecture ! Quel bonheur de retrouver, à chaque pas, des souvenirs d'autant plus doux, que nul remords n'en pouvoit cor-

rompre le charme. . . . . Telle étoit, du moins, la situation de mademoiselle de Clermont; monsieur de Melun, moins heureux et plus agité, ne sentoit que trop qu'il étoit entièrement subjugué, et que désormais l'amour seul disposeroit de sa destinée. Il n'osoit jeter les yeux sur l'avenir; mais il est si facile de n'y point penser lorsqu'on est enivré du présent! . . .

Mademoiselle de Clermont avoit établi, dans la laiterie de Chantilly, la jeune Claudine, cette paysanne dotée et mariée par elle à l'un de ses valets de pied. Afin de ne point séparer le mari et la femme, on avoit

fait le valet de pied *garçon d'appartement* du château. Une chaumière élégante, bâtie nouvellement à côté de la laiterie, servoit de logement à cet heureux ménage. Mademoiselle de Clermont alloit presque tous les jours déjeûner dans la laiterie ; elle y rencontroit toujours Claudine qui l'amusoit par sa simplicité ; car les princes trouvent un charme particulier dans la naïveté, apparemment, parce que rien n'est plus rare à la cour ; c'est pourquoi tous les princes, en général, aiment les enfans, et ce fut, peut-être, par un sentiment semblable qu'ils eurent jadis des fous. Il faut convenir que près d'eux

l'*ingénuité* ne sauroit être constante sans un peu de folie.

Cependant on commença à remarquer les sentimens que mademoiselle de Clermont, depuis sa maladie, laissoit trop éclater; les foiblesses des princes ne déplaisent point aux courtisans, et, à moins de quelqu'intérêt, l'amant d'une princesse ne cause point d'ombrage; du moins, loin de chercher à lui nuire, chacun paroît se réunir pour en dire du bien et pour le faire valoir. Les courtisans sont jaloux de l'amitié, ils ne le sont point de l'amour; ils savent qu'à la cour on peut facilement perdre *un ami*; mais qu'en aucun lieu du monde,

tant que la passion dure, on ne sauroit, avec succès, calomnier *un amant* et *une maîtresse* qui ne sont point absens. Monsieur de Melun se vit recherché de tout ce qui entouroit mademoiselle de Clermont. Cette dernière entendit répéter continuellement l'éloge de monsieur de Melun; des critiques ne lui auroient pas fait la moindre impression; mais ces louanges qui la flattoient si sensiblement, exaltoient encore son amour; elle n'y voyoit aucun artifice, elle les trouvoit si fondées, et il lui étoit si doux de les croire sincères !...

Monsieur de Melun, s'apercevant que son secret n'échappoit

plus à l'œil perçant de la curiosité, reprit dans sa conduite toute sa première circonspection ; mais comme la parfaite intelligence établit seule, entre les amans, une prudence mutuelle, la réserve de monsieur de Melun ne servit qu'à faire mieux paroître les sentimens de mademoiselle de Clermont ; quand il s'éloignoit, elle le cherchoit, le rappeloit, et monsieur de Melun n'ayant ni la force, ni la volonté de fuir encore de Chantilly, se persuada que, pour la réputation de mademoiselle de Clermont, il étoit nécessaire qu'il lui parlât en particulier, qu'il convînt avec elle d'un

plan de conduite. . . . . Il étoit poursuivi, depuis long-temps, du désir d'obtenir un rendez-vous secret; il fut heureux de trouver et de saisir un prétexte de le demander. Ne pouvant dire à mademoiselle de Clermont que quelques mots à la dérobée, et toujours en présence de témoins, forcé même, alors, de composer son visage, et de ne parler à celle qu'il adoroit, qu'avec la froide expression du respect et de la sérénité, il auroit donné la moitié de sa vie pour s'entretenir avec elle, une heure sans contrainte.

La proposition du rendez-vous troubla mademoiselle de Cler-

mont, sans l'effrayer : elle avoit pour monsieur de Melun autant de vénération que d'amour. . . . Après beaucoup de réflexions, elle se décida à mettre la jeune laitière dans sa confidence, et à voir un matin, monsieur de Melun, dans la chaumière de Claudine. On attendit que monsieur le Duc fît une course à Versailles, et alors, mademoiselle de Clermont, se levant avec le jour, sortit de son appartement sans être aperçue, se rendit à la chaumière, et y trouva monsieur de Melun. Lorsqu'ils furent tête à tête, monsieur de Melun se jeta aux pieds de mademoiselle de Clermont, et il exprima ses sen-

timens, avec toute la véhémence que peut inspirer une passion violente, combattue et concentrée au fond de l'âme, depuis plus de deux ans. Ses transports étonnèrent mademoiselle de Clermont, et lui causèrent une sorte de timidité qui se peignit sur son visage. Ce mouvement n'échappa point à monsieur de Melun; il étoit à ses genoux, il tenoit ses deux mains dans les siennes. Tout à coup il se releva, et se jetant sur une chaise, à quelques pas d'elle: « Oui, dit-il, d'une voix étouffée, vous avez raison de me craindre, je ne suis plus à moi-même. . . . . je ne suis plus digne de votre confiance...

fuyez-moi. . . . . » En disant ces paroles, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et il se couvrit le visage avec son mouchoir. Non, non, reprit mademoiselle de Clermont, je ne fuirai point celui que je puis aimer sans crime, sans réserve et sans remords, s'il ose braver, ainsi que moi, les plus odieux préjugés. . . . A ces mots, le duc regarda mademoiselle de Clermont, avec surprise et saisissement. . . . J'ai vingt-deux ans, poursuivit-elle; les auteurs de mes jours n'existent plus; l'âge et le rang de mon frère ne lui donnent sur moi qu'une autorité de convention, la nature m'a

faite son égale. . . . je puis disposer de moi-même. . . . Grand Dieu ! s'écria le duc, que me faites-vous entrevoir ?. . . . — Eh quoi ! ferois-je donc une chose si extraordinaire ? Mademoiselle de Montpensier n'épousa-t-elle pas le duc de Lauzun ? — Que dites-vous ? ô ciel !.... — Le plus fier de nos rois n'approuva-t-il pas d'abord cette union ; ensuite, une intrigue de cour lui fit révoquer ce consentement ; mais il l'avoit donné. Votre naissance n'est point inférieure à celle du duc de Lauzun ? mademoiselle de Montpensier ne fut blâmée de personne, et il ne lui manqua, pour paroître

intéressante à tous les yeux, que d'être jeune, et surtout d'être aimée. — Qui? moi! j'abuserois, à cet excès, de vos sentimens et de votre expérience! — Il n'est plus temps maintenant de nous fuir..... il n'est plus temps de nous tromper nous-mêmes, en projetant des sacrifices impossibles..... Ne pouvant rompre le nœud qui nous lie, il faut le rendre légitime, il faut le sanctifier.

Ce discours, prononcé avec cette fermeté qui annonce un parti irrévocablement pris, ne permettoit pas de résister de bonne foi. Monsieur de Melun, incapable d'affecter une fausse

générosité, se livra à tout l'enthousiasme de la reconnoissance et de l'amour, mais il objecta des difficultés qui lui paroissoient insurmontables ; mademoiselle de Clermont les leva toutes. On convint que l'on ne mettroit dans la confidence qu'une des femmes de mademoiselle de Clermont, Claudine, son mari, un vieux valet de chambre de monsieur de Melun, et le chapelain de mademoiselle de Clermont. Enfin, il fut décidé que les deux amans recevroient la bénédiction nuptiale dans la chaumière de Claudine, la nuit suivante, à deux heures du matin, parce que monsieur le Duc ne devoit revenir

que le surlendemain. Il fallut se séparer à six heures du matin ; mais avec quel ravissement mademoiselle de Clermont, en sortant de la chaumière, pensa qu'elle n'y rentreroit que pour y recevoir la foi de son amant, et que, dans dix-huit heures, le plus cher sentiment de son cœur seroit devenu le premier de ses devoirs !..... Que cette journée parut longue, et qu'elle fut cependant délicieusement remplie ! Tout fut plaisir durant cet espace de temps, jusqu'aux confidences qu'il fallut faire. C'en est un si grand de pouvoir, sans rougir, avouer un sentiment si cher, qu'on a long-temps caché ! Le se-

cret fut solennellement promis, la reconnoissance, l'attachement et l'intérêt même en répondoient également.

Monsieur de Melun passa toute l'après-dînée dans le salon, assis à l'écart en face d'une pendule, et les yeux constamment attachés sur l'aiguille, ou sur mademoiselle de Clermont. Sur le soir, on fut à la laiterie; mademoiselle de Clermont tressaillit en passant devant la chaumière; elle regarda monsieur de Melun, et ce regard disoit tant de choses !....

Monsieur de Melun, à souper, n'osa se mettre à table; il étoit si agité, si distrait, qu'il craignit que son trouble ne fût remarqué,

et que sa présence n'augmentât celui de mademoiselle de Clermont ; il descendit dans le jardin, il y resta jusqu'à minuit ; alors, il remonta dans le salon, afin de voir si mademoiselle de Clermont y étoit encore ; elle se levoit pour se retirer : en apercevant monsieur de Melun, elle rougit..... et se hâtant de sortir, elle disparut. Arrivée dans sa chambre, elle renvoya toutes ses femmes, à l'exception de celle qu'elle avoit choisie pour confidente : alors quittant ses diamans et une robe brodée d'or, elle prit un simple habit blanc de mousseline ; ensuite, elle demanda ses heures et se mit à genoux..... Il

y avoit dans cette action autant de dignité que de piété ; elle alloit faire le pas le plus hardi, en formant une union légitime aux yeux de Dieu, mais clandestine, et que la loi réprouvoit, puisqu'il y manquoit le consentement du souverain. Dans ce moment, la religion étoit pour elle un refuge et la sauve-garde du mépris.

A deux heures après minuit, mademoiselle de Clermont se leva ; elle trembloit, et s'appuyant sur le bras de sa femme de chambre, elle sortit, elle descendit par un escalier dérobé et se trouva dans la cour : le clair de lune le plus brillant ré-

pandoit une lueur argentée sur toutes les vitres du palais ; mademoiselle de Clermont jeta un coup-d'œil timide sur l'appartement de son frère, cette vue lui causa un attendrissement douloureux..... et tournant le dos au palais, elle précipita sa marche; mais quelle fut sa frayeur extrême, lorsque, tout à coup, elle se sentit fortement arrêtée par derrière !..... Elle frémit, et se retournant, elle vit que ce qui lui inspiroit tant d'effroi n'étoit autre chose qu'un pan de sa robe accroché à l'un des ornemens du piédestal de la statue du grand Condé, placée au milieu de la cour..... Un sentiment superstí-

tieux rendit mademoiselle de Clermont immobile : elle leva les yeux, avec un saisissement inexprimable, vers la statue, dont la tête, imposante et fière, étoit parfaitement éclairée par les rayons de la lune. La princesse, intimidée et tremblante, fut tentée de se prosterner devant cette image, qui retraçoit à son esprit des idées importunes de gloire et de grandeur..... Il lui sembla que le visage du héros avoit une expression menaçante..... Plus elle le regardoit, et plus son cœur oppressé se serroit ; enfin, ne pouvant retenir ses larmes : « O mon père ! dit-elle, si tu vivois, je sacrifierois tout

à ta volonté révérée..... Cependant, ma témérité ne souille point le sang que tu m'as transmis. Je descends, il est vrai, du rang où je suis placée, mais je ne m'abaisse point..... L'antique nom de Melun est illustré par tant d'alliances royales! et celui qui le porte est si vertueux!... O toi qui, plus que tous les rois de notre race, donnas à tes enfans le droit de s'enorgueillir de leur naissance : héros chéri, du haut des cieux ne maudis point cette union secrète, et pardonne à l'amour!... En prononçant ces paroles, mademoiselle de Clermont, baignée de pleurs, s'éloigna précipitamment. Elle sortit de la cour, et

entra dans un bois épais, où l'attendoit monsieur de Melun. Aussitôt qu'elle entendit le son de sa voix, toutes ses craintes, ses scrupules et ses noirs pressentimens s'évanouirent; la fierté du rang fut oubliée, l'amour seul parla, et sa voix enchanteresse et puissante fut seule écoutée.

On arriva près de la chaumière. Grand Dieu! s'écria monsieur de Melun en l'apercevant, c'est sous un toit de chaume que l'on va célébrer l'hymen de celle qui seroit faite pour occuper un trône, et qui vient de refuser la main d'un souverain..... Ah! reprit mademoiselle de Clermont, ce n'est point au milieu de la

pompe des palais, c'est ici que résident le bonheur et la sainte fidélité.

On entra dans la chaumière; Claudine l'avoit ornée des plus belles fleurs. Le chapelain s'étoit muni d'une pierre consacrée, que l'on posa sur une table de marbre, et qui servit d'autel. Deux domestiques, le mari de Claudine et le valet de chambre de monsieur de Melun servirent de témoins, et tinrent *le poêle* sur la tête des deux époux..... Ce fut ainsi que se maria, dans l'enceinte du palais somptueux de Chantilly, la petite-fille de tant de rois, et la plus belle princesse de l'Europe....

Les nouveaux époux furent obligés de se séparer, une heure après avoir reçu la bénédiction nuptiale; mais le mariage étant fait, les moyens de se revoir étoient sûrs et faciles.

Cependant, on préparoit, à Chantilly, des fêtes magnifiques, le roi devant y passer deux jours. En effet, il y arriva un soir, avec une suite aussi brillante que nombreuse, huit jours après le mariage secret de mademoiselle de Clermont. Le château et les jardins étoient illuminés, et le canal couvert de barques élégantes, remplies de bergers et de bergères formant les concerts les plus mélodieux. Mademoiselle de

Clermont ayant été chargée par monsieur le Duc de faire illuminer et décorer la chaumière de Claudine, qui se trouvoit située dans l'intérieur des jardins, la princesse en fit orner la façade d'une décoration de fleurs et de mousse, représentant un temple rustique, avec ces mots tracés, en lettres de feu, sur le frontispice : *Le temple de l'Amour et du Mystère ;* inscription ingénieuse, dont monsieur de Melun seul put comprendre le véritable sens.

Le plus bel ornement de ces fêtes superbes fut mademoiselle de Clermont, embellie de tous

les charmes que le bonheur peut ajouter à la beauté : il lui sembloit que ces fêtes, à l'époque de son mariage, en célébroient la félicité ; tous les yeux étoient fixés sur elle, même ceux du jeune roi, qui ne parut occupé que d'elle ; son cœur ne désiroit qu'un suffrage, mais il jouissoit délicieusement des succès dont monsieur de Melun étoit témoin.

Le lendemain matin on partit pour la chasse du cerf. Au moment où mademoiselle de Clermont alloit monter en voiture, monsieur le Duc la tira à part, et la regardant d'un air sévère : « Je ne veux pas, dit-il, que

» monsieur de Melun suive » votre calèche ; c'est à vous » de l'en avertir, s'il en ap- » proche. » A ces mots, monsieur le Duc s'éloigna, sans attendre de réponse. Mademoiselle de Clermont, interdite et troublée, se rapprocha des dames qui devoient l'accompagner ; elle sortit du salon, et monta en calèche avec la marquise de G***, la comtesse de P*** (maîtresse de monsieur le Duc), et sa dame d'honneur. La princesse étoit rêveuse, elle s'attristoit en pensant que monsieur le Duc avoit enfin remarqué ses sentimens pour monsieur de Melun : elle se reprochoit vivement de

ne les avoir point assez dissimulés, surtout, depuis huit jours.

En entrant dans la forêt, monsieur de Melun ne se mit point à la suite du roi et de monsieur le Duc, il ralentit le pas de son cheval pour les laisser passer; et lorsqu'il les eut perdus de vue, il s'approcha de la calèche de la princesse qui, soupirant en le voyant, se pencha vers lui pour lui parler tout bas, et lui dit à l'oreille : *Éloignez-vous, allez rejoindre mon frère, ce soir je vous dirai pourquoi.* Monsieur de Melun n'en demanda pas davantage; il adressa quelques mots aux dames qui étoient dans la calèche, ensuite

il dit qu'il alloit retrouver la chasse par le chemin le plus court ; et, prenant congé de la princesse, il partit au grand galop, suivi d'un seul palefrenier. Avant d'entrer dans une petite allée de traverse, il tourna la tête et regarda la princesse qui le suivoit des yeux..... ce triste regard fut un dernier adieu, un adieu éternel !..... Il entra dans l'allée fatale, immortalisée par son malheur, il disparut..... hélas ! pour toujours !..... Au bout de deux ou trois minutes, on entendit un cri perçant, et au moment même, on vit accourir à toute bride le palefrenier de

monsieur de Melun : la calèche s'arrête ; mademoiselle de Clermont, pâle et tremblante, interroge de loin le palefrenier, qui s'écrie que le duc de Melun vient d'être renversé et blessé par le cerf qui a franchi l'allée..... La malheureuse princesse, glacée par le saisissement et la douleur, fait signe qu'elle veut descendre..... On la porte hors de la voiture, elle ne pouvoit ni parler, ni se soutenir ; on la pose au pied d'un arbre, elle exprime encore par un signe, que tous ses gens doivent aller au secours de monsieur de Melun, avec la calèche ; on obéit sur-le-champ. La

marquise de G*** en pleurs, se met à genoux auprès d'elle, et soutenant sur son sein sa tête défaillante, elle lui dit que l'on n'est pas loin du château, et que monsieur de Melun sera promptement secouru. Mademoiselle de Clermont, regardant la marquise d'un air égaré: C'est moi, répondit-elle, qui lui ai dit de s'éloigner !..... A ces mots, elle fit un effort pour se lever; son dessein étoit d'aller du côté de l'allée fatale; mais elle retomba dans les bras de la marquise et de madame de P***. Cette dernière ordonna au seul valet de pied, resté auprès de la princesse, d'aller savoir des nou-

velles de monsieur de Melun ; il partit, et revint au bout d'un quart d'heure ; il dit que monsieur de Melun étoit grièvement blessé à la tête, qu'on l'avoit mis dans la calèche pour le conduire au château, et qu'aussitôt qu'il y seroit arrivé, les gens de la princesse lui rameneroient sur-le-champ une voiture. A ce récit, mademoiselle de Clermont fondit en larmes, mais en gardant le plus profond silence. Il étoit trois heures après midi ; à quatre heures et demie, on aperçut de loin la calèche ; la marquise et madame de P***, laissèrent, pour un moment, la princesse avec sa dame d'honneur, et s'avancèrent

précipitamment au-devant de la voiture, afin de questionner les domestiques, qui leur dirent que les blessures de monsieur de Melun étoient affreuses et paroissoient mortelles: alors, madame de P*** imagina de donner l'ordre au cocher de s'égarer dans la forêt, afin d'y rester jusqu'à minuit..... Dans ce moment, mademoiselle de Clermont, soutenue par sa dame d'honneur et son valet de pied, s'approchoit. Eh bien? s'écria-t-elle. On lui répondit que monsieur de Melun étoit fort blessé, mais que le chirurgien ne prononceroit sur son état que

le lendemain, quand le premier appareil seroit levé.

Mademoiselle de Clermont ne fit plus de questions, et se laissa conduire, ou pour mieux dire, porter dans la calèche; mais quelle fut son horreur, en y entrant, de la trouver toute ensanglantée! Grand Dieu! dit-elle, je marche sur son sang!..... A ces mots, l'infortunée s'évanouit.

Dans le trouble qu'avoit causé un si tragique évènement, on avoit oublié de prendre une autre voiture; on la remplit de feuillages, afin de cacher le sang, et l'on s'enfonça dans la forêt. Une eau spiritueuse que la mar-

quise fit respirer à mademoiselle de Clermont, fit rouvrir les yeux à cette malheureuse princesse, et lui rendit le sentiment de sa douleur. Où sommes-nous ? dit-elle, c'est au château que je veux aller..... Hélas ! répondit madame de P***, nous y retrouverions le roi, et mademoiselle seroit obligée de paroître dans le salon.... *Obligée !* reprit-elle avec une profonde amertume..... Oui, poursuivit-elle, en versant un torrent de pleurs, oui, je ne suis qu'une vile esclave, jouet éternel d'une odieuse représentation..... Je dois cacher les sentimens les plus naturels, les

plus légitimes..... je dois assister à des fêtes, je dois sourire quand je me meurs..... Ce rang envié n'est qu'un rôle fatigant ou barbare qui nous impose, jusqu'au tombeau, les plus douloureux sacrifices, et la loi honteuse d'une constante dissimulation!..... A ces mots, se penchant vers la marquise, elle appuya et cacha son visage sur son épaule..... Quelques instans après, relevant la tête, et jetant de sinistres regards dans l'intérieur de la calèche, elle pâlit en disant: Otez-moi d'ici, par pitié!..... On arrêta; on aida la princesse à descendre: elle se traîna vers un petit tertre

couvert de mousse et entouré de buissons ; elle s'assit là avec les trois dames qui l'accompagnoient : on ordonna au cocher de s'éloigner avec la voiture et les domestiques, et d'attendre, à trois cents pas, qu'on les rappelât..... On resta dans ce lieu jusqu'à dix heures ; alors, une petite pluie survint, et comme la calèche étoit couverte, on engagea la princesse à y remonter. On erra encore deux heures dans la forêt ; ensuite, on reprit le chemin du château, afin d'y arriver à minuit et demi, heure à laquelle on savoit que le roi se retiroit pour se coucher. En approchant

du château, mademoiselle de Clermont se jeta dans les bras de madame de G***; ses sanglots la suffoquoient..... Cependant, on touchoit presqu'à la grille du château, que l'obscurité profonde de la nuit ne permettoit pas d'apercevoir..... Tout-à-coup, mademoiselle de Clermont frissonne..... un son terrible parvient à son oreille, c'est celui de la sonnette funèbre qui précède et qui annonce les derniers sacremens que l'on porte aux mourans..... Mademoiselle de Clermont se retourne en frémissant, et elle découvre, en effet, à quelque distance, le cortége religieux, éclairé par

des-flambeaux, et qui s'avance lentement..... On sait que les princes du sang royal sont obligés de donner au public l'utile et noble exemple du plus profond respect pour la religion; s'ils rencontrent dans les rues le Saint-Sacrement, ils doivent descendre de voiture, et s'agenouiller, dans la poussière, devant la majesté suprême; dans l'enceinte des palais, ils doivent escorter les prêtres jusque dans la chambre du mourant..... Le cocher s'arrêta, suivant l'usage, sans en recevoir l'ordre..... Mademoiselle de Clermont, la mort dans le cœur, rassemble toutes ses forces; du moins,

dit-elle, je le reverrai encore !..... En disant ces paroles, elle descend, se prosterne, se relève, et s'appuyant sur le bras d'un valet de pied, se met à la suite du cortége, malgré les représentations des dames qui l'accompagnoient, et qui la conjuroient de rentrer dans son appartement..... On traverse la cour, on entre dans le palais, on y trouve monsieur le Duc qui venoit au-devant du cortége; sa vue sèche les larmes de mademoiselle de Clermont..... Il parut surpris et mécontent en l'apercevant; il s'approcha d'elle, et lui dit tout bas, d'un ton impérieux et rude : Que faites-vous

ici ? Mon devoir, répondit-elle avec fermeté, et elle poursuivit son chemin. Monsieur le Duc, n'osant faire une scène devant tant de témoins, fut obligé de dissimuler son étonnement et sa colère. Arrivé à l'appartement de monsieur de Melun, le cortége passa ; monsieur le Duc resta seul en arrière, et arrêtant mademoiselle de Clermont, il l'invita, avec douceur, à le suivre un instant dans un cabinet voisin, et il l'y entraîna. Là, s'enfermant avec elle, il se contraignit moins, et lui dit qu'il ne vouloit pas qu'elle entrât dans la chambre de mon-

sieur de Melun..... Dans la situation où je suis, reprit mademoiselle de Clermont, on peut, sans effort, braver la tyrannie; je veux voir monsieur de Melun..... — Je vous déclare que je ne le souffrirai point..... — Je veux voir monsieur de Melun; je suis sa femme. A ces mots, monsieur le Duc, pétrifié d'étonnement, resta un moment immobile; ensuite, regardant sa sœur avec des yeux où se peignoit la plus vive indignation: Songez-vous, lui dit-il, aux conséquences d'un tel aveu? Votre séducteur n'est point mort, et

même le chirurgien ne l'a point condamné ; il peut recouvrer la santé..... Mademoiselle de Clermont ne fut frappée que de ces dernières paroles ; ce rayon d'espérance et de joie abattit toute sa fierté ; ses pleurs inondèrent son visage. O mon frère, s'écria-t-elle en tombant aux pieds de monsieur le Duc, mon cher frère, est-il bien vrai qu'on ait encore quelqu'espérance pour sa vie ?.... — Je vous le répète, il n'est pas à l'extrémité..... — Ah mon frère ! vous ranimez ce cœur désespéré : oh ! n'y soyez point insensible ! Vous que j'aime et que je révère, rappelez-vous les

droits que la nature me donne auprès de vous ! Serez-vous sans indulgence et sans pitié pour votre malheureuse sœur !.... Allez dans votre appartement, reprit monsieur le Duc. Promettez-moi donc, interrompit la princesse, que je trouverai toujours en vous un ami, un protecteur..... et ne dites point que l'on m'a séduite ! Ah ! je suis la seule coupable.... Il m'a fui pendant deux ans !..... Allez, dit monsieur le Duc, conduisez-vous désormais avec prudence ; laissez-vous guider par moi..... et..... vous pourrez tout espérer. Cette espèce d'engagement transporta

mademoiselle de Clermont ; elle se jeta dans les bras de son frère, en lui promettant une aveugle soumission : ce fut ainsi que sans violence on la fit rentrer dans son appartement. Elle avoit donné sa parole à monsieur le Duc de se coucher, et en effet, elle se mit au lit ; mais, à trois heures du matin, elle envoya sa femme de chambre favorite, chez monsieur de Melun, avec ordre de parler à ses gens et au chirurgien qui le veilloit. La femme de chambre revint en s'écriant, de la porte, que le duc étoit beaucoup mieux, et que le chirurgien répondoit de sa vie : la

sensible et crédule princesse tendit les bras à celle qui lui apportoit de si heureuses nouvelles, elle l'embrassa avec tous les transports de la reconnoissance et de la joie : Grand Dieu ! s'écria-t-elle, quel changement dans mon sort !..... Il vivra, je le reverrai !..... Et mon frère sait notre secret, et il m'a permis de *tout espérer* !..... Il obtiendra le consentement du roi ; je jouirai du bonheur suprême de me glorifier publiquement du sentiment qui seul m'attache à la vie !.....

Enivrée de ces douces idées, mademoiselle de Clermont fit réveiller la marquise de G***,

afin de lui confier tous ses secrets et de lui faire partager sa joie. La marquise, ainsi qu'elle, croyoit monsieur de Melun hors de danger, car en effet le chirurgien l'avoit annoncé, presque affirmativement, aux gens du duc et à tous ceux qui veilloient dans le palais, peu de temps après que le duc eut reçu ses sacremens.....

La marquise soupçonnoit, depuis long-temps, les sentimens de mademoiselle de Clermont, et le funeste évènement de ce jour ne laissoit aucun doute à cet égard; mais la confidence du mariage lui causa la plus

grande surprise : elle pensa, comme la princesse, que les paroles de monsieur le Duc donnoient le droit de se flatter d'obtenir le consentement du roi. Elle enchanta la princesse, par l'enthousiasme avec lequel elle parla des vertus de monsieur de Melun et de son amitié pour lui. A la cour, un ami élevé au plus haut rang, devient si cher !..... On s'y passionne si naturellement pour les gens heureux !..... D'ailleurs, la marquise étoit si flattée de recevoir la première confidence d'un tel secret !..... A cinq heures du matin, on renvoya chez monsieur de Me-

lun, et la confirmation des bonnes nouvelles rendit la conversation encore plus animée.

Sur les sept heures, mademoiselle de Clermont se décida à prendre quelque repos. Elle dormit deux heures d'un sommeil agité par des rêves effrayans qui la réveillèrent en sursaut, et qui noircirent son imagination; elle demanda des nouvelles de monsieur de Melun; on lui fit toujours les mêmes réponses; cependant, elle ne retrouva plus au fond de son cœur la vive espérance et la joie qu'elle avoit ressenties peu d'heures auparavant. A midi, monsieur le Duc entra chez

elle pour lui dire que le roi, partant après souper, elle ne pouvoit se dispenser de descendre et de passer la journée dans le salon. A cette proposition, elle répondit qu'elle étoit souffrante, malade, et qu'il lui seroit impossible de faire les honneurs d'une fête. Il le faut cependant, reprit monsieur le Duc; vous n'avez point paru hier; le roi croit qu'en effet vos gens vous ont égarée dans la forêt; mais que pourroit-on lui dire aujourd'hui? Songez quel intérêt puissant vous avez à lui plaire..... Cette dernière réflexion que la princesse ne manqua pas d'appliquer à

son mariage, la décida sur-le-champ : Eh bien ! dit-elle en soupirant, je descendrai. Habillez-vous donc, reprit monsieur le Duc ; je vais vous annoncer. A ces mots, il sortit, et mademoiselle de Clermont, en maudissant la grandeur et la représentation, se mit à sa toilette. Le soin fatigant et forcé de se parer avec somptuosité, et l'idée de passer la journée au milieu d'une cour nombreuse, lui causoient une peine d'autant plus insupportable, que cette répugnance étoit mêlée de remords. Elle ne craignoit plus pour la vie de monsieur de Melun, mais enfin

il avoit reçu ses sacremens ; il étoit blessé , souffrant et dans son lit , tandis qu'elle , loin de pouvoir remplir les devoirs d'une tendre épouse , se trouvoit forcée de se livrer à une dissipation que n'eût osé se permettre , dans une telle circonstance , la femme de la société la plus légère et la moins sensible.

Avant de sortir de son appartement , elle envoya chercher la marquise de G***, qu'elle avoit priée d'aller chez monsieur de Melun. La marquise vint et dit qu'elle n'avoit pu voir monsieur de Melun , le chirurgien ne permettant à qui que ce fût d'entrer dans sa

chambre, parce qu'un parfait repos étoit absolument nécessaire dans son état. Quoique cette précaution fût assez simple, néanmoins elle troubla mademoiselle de Clermont, qui descendit dans le salon, avec le plus affreux serrement de cœur. Malgré le rouge et la parure, elle étoit excessivement changée; et la douleur peinte sur son front et dans ses yeux, démentoit le sourire d'affabilité que l'on voyoit encore sur ses lèvres. Elle s'aperçut que tous les regards se fixoient sur elle, mais avec une expression qui acheva de la troubler; on ne la contemploit point, on

l'examinoit ; et la curiosité que l'on inspire aux indifférens, est surtout embarrassante, insupportable, lorsqu'on souffre et qu'on veut le cacher. A dîner, placée à côté du roi, ce qu'elle éprouva est inexprimable. Quel supplice, lorsqu'on est uniquement occupée d'une idée douloureuse, d'écouter attentivement la conversation la plus frivole, la plus décousue ; lorsqu'il faut, à toute minute, répondre à des riens ! Combien alors la gaîté des autres paroît incompréhensible et odieuse ! Comme le son d'un éclat de rire surprend et révolte ! Quels mouvemens d'aversion on res-

sent pour tous ceux qui s'amusent, qui ont un visage épanoui, et qui disent des folies!.... A cinq heures du soir, il fallut aller au spectacle, mademoiselle de Clermont frissonna en se trouvant dans une salle de comédie..... Une affreuse pensée vint s'offrir à son imagination, et ne la quitta plus : Si dans ce moment, se disoit-elle, *il étoit plus mal!*..... Bientôt elle prit cette idée cruelle pour un pressentiment..... Que n'auroit-elle pas donné pour avoir la possibilité d'aller savoir de ses nouvelles! Mais, assise entre le roi et monsieur le Duc, elle n'avoit nul moyen de sortir un moment, on

même de donner une commission. On jouoit une comédie plaisante, la salle retentissoit d'éclats de rire, et l'infortunée princesse, avec des yeux pleins de larmes, étoit forcée d'applaudir !.....

En sortant de la comédie, elle envoya (pour la dixième fois de la journée) savoir des nouvelles de monsieur de Melun, on lui répéta qu'il étoit toujours dans le même état. Mais tout à coup son cœur fut déchiré par une pensée plus terrible que toutes les autres..... Si monsieur de Melun étoit plus mal, le diroit-on pendant la fête, et tant que le roi seroit à Chantilly ?.....

et même pouvoit-elle se fier entièrement à tout ce qu'on lui avoit dit le matin ?..... On vouloit absolument qu'elle fît les honneurs de la fête !..... Glacée par cette idée funeste, elle n'eut pas le courage de la fixer, elle la repoussa avec horreur; mais le coup étoit porté, il avoit atteint son cœur d'un coup mortel !..... elle pouvoit écarter la réflexion; et non se soustraire à la souffrance. Enfin, le roi partit à onze heures du soir. Mademoiselle de Clermont se hâta de remonter dans son appartement, décidée à se rendre chez monsieur de Melun quand tout le monde seroit couché,

Elle se débarrassa de sa parure, et à trois heures après minuit elle descendit..... Il falloit traverser une partie de la cour..... La nuit, l'heure, le silence, tout lui rappela un souvenir déchirant dans ce moment!..... Hélas! dit-elle, j'ai passé ici avec le même mystère, il y a huit jours!..... Cette nuit s'écoula pour moi dans tous les transports de l'amour et du bonheur!..... et celle-ci!..... Cette félicité ne fut qu'un songe rapide, et cette aurore qui va luire, sera peut-être pour moi le plus affreux réveil!..... Arrêtons-nous..... Jouissons encore un instant, sinon de l'espérance, du

moins de l'incertitude ; le seul bien qui me reste !..... A ces mots, elle s'assit sur une pierre, elle croisa ses mains sur sa poitrine ; et levant vers le ciel des yeux noyés de pleurs : O Consolateur invisible, s'écria-t-elle, viens fortifier ce cœur éperdu !..... O Maître souverain ! si tu ne m'as destiné sur la terre que huit jours de bonheur, préserve-moi du désespoir qui blasphême ou qui murmure, donne-moi l'humble douleur qui détache de tous les biens périssables pour se réfugier dans ton sein !..... En prononçant ces paroles, ses larmes couloient avec abondance, mais cependant avec moins d'a-

mertume..... Le jour commençoit à poindre, elle frisonna. Jour incertain et terrible, dit-elle, que seras-tu pour moi!..... Tu contiens tout mon avenir!.... Après un moment de silence, elle se leva et se remit en marche. Elle rentra dans le palais et monta l'escalier; bientôt elle fut à la porte de monsieur de Melun; là, ses genoux tremblans fléchirent, elle s'appuya contre le mur..... Allons, dit-elle, connoissons mon sort!..... Elle cherche la clef pour ouvrir la porte; mais en vain..... Elle n'ose frapper..... Elle écoute..... Un silence profond régnoit dans tout le corridor;

ce silence l'effraya..... Hélas ! du bruit et du mouvement l'eussent épouvantée de même !..... Elle resta près d'une demi-heure collée sur cette porte ; enfin le grand jour l'obligea à se retirer.... Elle rentra chez elle, s'assit dans un fauteuil, en attendant que ses femmes fussent éveillées..... A sept heures, elle entend marcher, ouvrir une porte ; elle sort, en tressaillant, d'une douloureuse rêverie..... Elle se lève avec agitation..... Une femme de chambre, avec un air consterné, entre et lui dit que le valet de chambre de monsieur de Melun demande à lui parler..... Mademoiselle de Clermont fré-

mit, et ne répond que par un signe..... Le valet de chambre paroît..... Son maintien, sa physionomie n'annoncent que trop l'affreuse vérité. La princesse tombe sur une chaise; une pâleur mortelle se répand sur tous ses traits..... Le valet de chambre s'approche lentement, et lui présente un papier. La malheureuse princesse se jette à genoux pour le recevoir, et, recueillant le peu de forces qui lui reste, elle ouvre l'écrit fatal; c'étoit le premier billet qu'elle écrivit jadis à monsieur de Melun, et qui ne contenoit que ces mots: *Pour toujours!* Mais son époux mourant, avant de ren-

dre le dernier soupir, avoit aussi retracé sur ce même billet sa première déclaration : on y lisoit ces paroles touchantes : « Je dé-
» pose en vos mains ce que je
» possédois de plus cher !.....
» Adieu, n'oubliez point celui
» qui vous aima *jusqu'au tom-*
» *beau*..... »

FIN.

LIVRES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

OUVRAGES DE MADAME DE GENLIS.

Adèle et Théodore, 3 vol. in-8. 15 f.
— Le même, 4 vol in-12. 10 f.
Alphonse, ou le Fils naturel, 1 vol in-8. 5 f.
— Le même, 2 vol in-12. 5 f.
Alphonsine, ou la Tendresse maternelle, 2 vol. in-8. 9 f.
— Le même, 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.
Annales de la vertu, 3 vol. in-8. 18 f.
— Les mêmes, 5 vol. in-12. 12 f. 50 c.
Bélisaire, 1 vol. in-8. 4 f.
— Le même, 2 vol. in-12. 4 f.
Botanique (la) historique et littéraire, suivie d'une Nouvelle intitulée : *Les Fleurs ou les Artistes*, in-8. 6 f.
— Les mêmes, 2 vol. in-12. 4 f.
Chevaliers (les) du Cygne, ou la cour de Charlemagne, nouvelle édition, 3 vol. in-8. 12 f.
— Le même, 3 vol. in-12. 7 fr. 50 c.
Comte (le) de Corke, suivi de 7 Nouvelles, 2 v. in-12. 4 f.
Discours moraux sur divers sujets, 1 vol. in-8. 4 f.
— Les mêmes, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.
Duchesse (la) de la Vallière, 1 v. in-8. 5 f.
— Le même, in-8., papier vélin. 10 f.
Epouse (l') impertinente par air, suivie de la Femme philosophe et du Mari corrupteur, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.